

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION

26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, rue DROUOT

A l'Hôtel du « FIGARO »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}

8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION

26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102.46 — 102.47 — 102.49

ABONNEMENT

Seine et Seine-et-Oise... 45 » 30 » 60 »
 Départements... 18 75 37 50 75 »
 Union postale... 21 50 43 » 86 »
 On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

SOMMAIRE

PAGES 1, 2 ET 3

La Conversation : ABEL BONNARD.
 La Vie de Paris : Les Régents : EMILE BERR.
 Les obsèques de Coquelin : Les discours : Discours de M. Edmond Rostand : RÉGIS GIGNOUX.
 Les Syriens : LOUIS CHEVREUX.
 Le théâtre de la Liberté de conscience : PASTEUR.
 Autour de la politique : AUGUSTE AVRIL.
 Le monde religieux : Une lettre de l'archevêque de Chartres sur l'affaire de Châteaudun : JULIEN DE NARFON.

PAGES 4, 5 ET 6

Le tremblement de terre : Une médaille commémorative de la soirée de gala.
 Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.
 Quelques croix : AUGUSTE AVRIL.
 A l'Institut : CH. D.
 Le château de Brède : VIVONNE.
 Par fil spécial : ALBERT GUILLAUME.
 Gazette des Tribunaux : Une lettre de M. Joseph Nèlard.
 Les Théâtres : Aux Bouffes-Parisiens : « 4 fois 7, 28 » : FRANCIS CHEVASSU.
 Théâtre Royal de Dresde : « Elektra » : ROBERT BRUSSEL.
 La Soirée Parisienne : UN MONSIEUR DE L'ORCHÈSTRE.
 Variétés : S. M. le Billet de Banque : ARSÈNE ALEXANDRE.
 Feuilleton : Métropolis : UPTON SINCLAIR.

La Conversation

La vie de société nous permet et nous promet des plaisirs que nous ne devons pas trouver négligeables, et qu'il nous faut cultiver. Aucun de nous, en effet, n'est sûr de pouvoir installer dans ses jours un de ces grands bonheurs personnels qui permettent de se passer insolemment du reste des hommes. Et, si une telle grâce ne doit pas nous échoir, de quel sera fait le charme de notre vie, sinon, justement, de quelques instants que nous aurons su passer chaque jour avec les meilleurs de nos semblables ? Parmi ces plaisirs, que nous pouvons trouver dans la compagnie des autres, il n'en est pas de plus vifs que ceux de la conversation. Causar, c'est papillonner et butiner à la fois parmi toutes les idées, sans jamais trop s'engager dans aucune ; c'est ne dire qu'un mot, mais l'essentiel ; c'est tout effleurer avec profondeur. C'est faire une orgie de pensées, mais une sorte d'orgie délicate où l'on n'épuise pas ce dont on jouit, c'est boire de tous les vins de l'esprit, mais sans jamais vider la bouteille. C'est répandre sur tous les sujets une lumière juste et fantasque, et éclairer même ceux qu'on ne touchera pas ; c'est parcourir en une heure tous les immenses espaces de l'esprit, sans contrainte et même sans loi, et prendre les plaisirs de la féerie dans les domaines de l'intelligence. Causar, c'est visiter le royaume de Prospero dans le char de Titania.

Mais il faut bien des qualités pour faire un causeur et il faut même du caractère. Un bon causeur doit être ambitieux, il ne doit jamais être égoïste, il doit aimer à briller ; mais il doit goûter l'esprit d'autrui autant que le sien propre et prendre plaisir à le faire jaillir. On ne rencontre que trop de ces parleurs fades et copieux qui se croient des causeurs émérités et prennent leurs monologues pour de la conversation ; on les reconnaît tout de suite ; ils attirent à eux, comme un aimant, le sujet de la causerie, comme un plat qu'ils veulent manger tout entier ; interrompus, ils bouillent et se renfroignent ; ce ne sont là que des confèreurs en visite, des virtuoses de l'enlun. Un vrai causeur a l'âme bien plus délicate ; il heurte sans cesse ses partenaires pour les faire briller, comme on bat le briquet afin que la pierre étincelle. Il se sent pour quelque chose dans le mot qu'il a dit, presque autant que dans le mot qu'il a dit. Si une phrase se perdait, il la relève promptement pour qu'on en profite. Ce n'est pas à lui qu'il pense, il a l'amour du jeu. La causerie est une collaboration des esprits. De la vient la reconnaissance que nous avons à nos partenaires. L'idée que nous venons d'exprimer et d'autrui nous pousse à nous honorer, nous l'aurions point produite sans eux ; c'était comme un filon enfoui en nous et qui n'a été mis au jour que sous leurs marteaux. Leur objection même complète notre sentiment ; la nôtre rectifie leur opinion, et l'on sent la vérité frémir à l'intersection de tous les avis, qui se rencontrent comme des rayons pour faire une étoile.

La causerie est comme une découverte perpétuelle, que nous faisons en nous grâce aux autres, que nous faisons tous ensemble dans les domaines de l'esprit. Mais rien ne doit la gouverner et la régir. Peut-être finirait-elle par un de ces rires pareils aux rires des dieux, et dont la gaieté fondamentale approuve en somme et ratifie l'univers. Peut-être finirait-elle par un mot profond qui cheminerait en nous, et que nous honorerions de tous nos silences. Du moins il ne faut pas influencer sur elle. Un jour, à déjeuner, un des convives avait vraiment jeté mille feux ; il avait répandu les mots heureux, un peu trop durs, un peu trop exacts, peut-être ; il avait donné l'impression de tirer toutes ses médailles de sa

poche, plutôt que celle de les frapper devant nous. Cependant on s'émervait ; le repas venait à sa fin. Comment, dit-on alors au triomphateur, comment faites-vous pour avoir une verve aussi soutenue ? Certes, il eût dû alors s'envelopper de mystère. Mais la victoire, la digestion, tout cela l'amollissait. « Eh bien, avoua-t-il, quand je sais que je dois me trouver avec des gens d'esprit, pendant une heure, avant de venir, je me prépare ! » Horrible confession ! Ce faux bon causeur était un tricheur. Il venait avec des armes cachées à un rendez-vous où l'on doit venir sans armes. Il venait secrètement la conversation, il la faussait, il la rendait laborieuse, il l'aitrait traîtreusement vers les sujets où tout son esprit s'était embusqué à l'avance, il lui ôtait son charme qui est dans l'imprévu comme dans l'inachevé. Ce qui rend la conversation féérique, c'est cette hésitation perpétuelle entre toutes les idées, ce choix qu'on en fait, cette possession instantanée que l'on en a. Une lecture ne nous donnera jamais l'enivrement que la causerie nous donne, justement parce qu'un auteur doit préciser sa pensée, et qu'elle perd ainsi les horizons qu'on entrevoyait derrière tout ce qui n'est pas fixé encore. Finalement, c'est toujours limiter. Et justement on reconnaît les plus belles conversations à ce qu'on n'en peut rien garder dans son souvenir. On en sort comme d'une ivresse, on se rappelle comme un rêve. N'y a-t-il pas un instant où l'on a vu des secrets essentiels, où l'on a dit des principes décisifs, où tout semblait éclairci et résolu ? On tenait la vérité, on la lâchait. L'esprit s'efforce en vain. Solitaire, il est retombé sous les lois auxquelles il n'échappait que pour quelques minutes. Il achètera le moindre résultat par du temps et par du travail. Il ne lui est pas permis de garder les conquêtes qu'il fit avec trop peu de peine. C'est précisément la marque des conversations les plus divines que nous n'en pouvons rien conserver, sinon la mémoire même de notre plaisir.

Il faut donc aux vrais causeurs, nous l'avons vu, de l'ambition et du désintéressement, de la loyauté et de la fantaisie. Il faut leur souhaiter beaucoup de culture. Plus ils savent de choses, plus le domaine de la causerie s'agrandit. Mais il leur faut tout savoir avec discrétion ; il leur faut tout posséder pour pouvoir justement résumer leurs connaissances en quelques paroles. Car un pédant est tout le contraire d'un causeur. Il est didactique. Il ne sait pas étreindre une idée et la laisser là. La causerie est l'éblouissant résumé de tous les trésors intellectuels. Elle demande, pour qu'on y excelle, des esprits dispos et gaillards, que rien n'ait encore fatigués, car il s'agit de jongler en souriant avec toutes les idées, et ce jeu-là, sans qu'il en ait l'air, réclame des forces d'athlète. Si la conversation semble de nos jours moins brillante, c'est parce que les hommes que nous rencontrons dans le monde nous arrivent de leur travail et ne cherchent plus qu'à se reposer ; ils n'ont plus l'entrain nécessaire. Les virtuoses de la causerie étaient des oisifs. L'incomparable Rivarol — pour prendre celui qui les résume tous — remit sans cesse au lendemain le travail d'écrire et mourut, en somme, sans avoir fait ses preuves pour la postérité. Mais il exerça sur son époque cette domination quotidienne du grand causeur, qui est la plus enviable de toutes, parce qu'elle s'exerce sans effort dans un décor éclatant, sur tous les hommes, aux yeux de toutes les femmes. Sans doute le travail seul aurait fixé ses talents ; au lieu d'un astre, il ne fut qu'un météore. Mais quel plaisir il dut donner et ressentir !

Maintenant encore, il suffit que quelques hommes d'esprit soient réunis, qu'ils se plaisent, et qu'ils se disent : « Causons », comme les enfants se disent : « Jouons », pour que commence un des divertissements les plus délicats qu'on puisse goûter. Tout peut s'exprimer dans la conversation, et même les idées les plus hautes, mais sur un ton, sur un mode qui soit celui de la conversation même, non pas celui du livre ou du prêche. Et il n'est pas mauvais non plus qu'il y ait, mêlé aux causeurs, un homme sans lettres et sans grâce, un sot bien avéré. Cela donne aux gens d'esprit une sorte d'entente, de complicité ; ils sont excités à répandre leurs plus subtiles richesses devant le Bottom. Et les avantages dévotionnels de ce dernier font une détonation cocasse, et qui peut être amusante, dans le délicieux concert.

Enfin, presque tout se résume en ceci, qui est bien facile à dire, c'est qu'il faut que les causeurs aient de l'esprit. Mais ce mot-là est malaisé à définir. Il y a, semble-t-il, deux sortes d'esprit. L'un, qui n'est que faux semblant, consiste à railler ce qu'on ne peut comprendre ; c'est un vaniteux expédient de l'intelligence ; c'est cet esprit-là qu'ont assez de Français médiocres et qui rend les gens de notre nation antipathiques aux étrangers sérieux. Le véritable esprit est tout le contraire. C'est une pénétration instantanée, un splendide raccourci entre deux extrêmes. Les vrais mots d'esprit sont des styles qui s'enfoncent tout droit dans le cœur de la vérité. Avoir de l'esprit de cette manière, c'est un don souverain, c'est une qualité, aussi, qu'on a eue surtout en France. C'est ainsi, justement, qu'était spirituel cet unique Rivarol, qui, pour ainsi dire, ne pensait que par diamants et dont la conversation était comme un orage où, sans avoir les nuées, on n'aurait eu que des éclairs. Son intelligence était au net avant que les autres se fussent même ébranlés. A ce degré-là l'esprit perce, devine, illumine tout. Ce n'est pas une étincelle fugitive. C'est de la foudre en plus petit, c'est vraiment du génie mineur.

Abel Bonnard.

LA VIE DE PARIS

LES RÉGENTS

Le mot a une gentille saveur archaïque ; et cependant il n'y a rien de plus ingénieusement adapté à nos mœurs nouvelles que l'institution — vénérable, mais incessamment ravivée — où ce mot-là est prononcé tous les jours.

Il l'a été hier encore, à propos d'une triple élection qui a donné à la Banque de France trois régents nouveaux.

Cette élection a été faite, sous la présidence du gouverneur, M. Pallain, par l'assemblée générale des actionnaires. Aux termes de la loi du 24 germinal an XI, cette assemblée ne doit être composée que de deux cents actionnaires, par qui tous les autres sont représentés. Ces « deux cents » sont les plus forts propriétaires d'actions. « En cas de parité dans le nombre d'actions, dit la loi, l'actionnaire le plus anciennement inscrit sera préféré. »

Cette assemblée générale élit, comme toute réunion d'actionnaires, ses administrateurs ; mais ceux-ci n'ont ni titre ni exécution des attributions des conseils d'administration ordinaires. Ils forment — avec le gouverneur et les sous-gouverneurs nommés par le chef de l'Etat — un « conseil général » qui est composé de quinze régents et de dix censeurs. Les créateurs de la Banque de France n'ont pas voulu que le recrutement de ceux qui le gèrent fût laissé tout à fait au libre choix du porteur d'actions. Ils ont tenu à y assurer à la fois la représentation des intérêts publics, et tous les intérêts particuliers. Aussi la loi prescrit-elle que les trésoriers-payeurs généraux devront être à la Banque, comme régents ; et que, dans les régents — et les trois censeurs — devront être des actionnaires industriels ou commerçants.

Tous doivent résider à Paris. Cet état-major est complété par un conseil d'ensemble dont les douze membres — choisis par les censeurs sur la proposition des régents — sont actuellement MM. Baillière, Hussenot, Fournat, Victor Legrand, Kester, Mathieu, Esnault-Pelterie, Peltereau, Lefebvre, Salmon, Boverat et Lemoine.

Tous appartiennent au monde des affaires, et y occupent de hautes situations. M. Victor Legrand est l'ancien président, bien connu, du Tribunal de commerce ; MM. Lefebvre, Boverat, Kester et Peltereau sont, l'un, président, les deux autres vice-présidents, et le quatrième secrétaire de la Chambre de commerce, dont également font partie MM. Lemoine et Salmon. M. Baillière porte un nom célèbre dans la librairie ; M. Fournat, Esnault-Pelterie — père de l'aviateur — et Hussenot ont appartenu ou appartiennent, l'un à l'industrie ardoisière, les autres à celle des tissus. M. Mathieu est le « syndic » président de la communauté des marchands de bois à ouvrir, qui est le plus vieux syndicat de France, puisqu'il fut fondé sous Sully.

Les censeurs ne sont pas moins notables. Ce sont : M. Delaunay-Belleville, le grand industriel, ancien directeur des sections étrangères à l'Exposition de 1900 ; M. Derède, administrateur de l'Ouest, et M. Guillaud, député de Dunkerque, inspecteur général des ponts et chaussées, — désigné hier en remplacement de M. Stéphane Dervillé, l'éminent président du P. L. M., élu régent.

Le Conseil général avait perdu, en 1902, trois de ses membres les plus distingués : M. Paul Mirabaud, le grand banquier ; M. Jules Guin, industriel considérable et dont le nom demeurera attaché à quelques belles œuvres philanthropiques ; et M. Boudier, trésorier-payeur général du Doubs.

M. Boudier a été remplacé au Conseil par M. Lem, trésorier-payeur général de la Charente-Inférieure. A MM. Mirabaud et Guin succèdent : M. Stéphane Dervillé, industriel, — président du P. L. M., — et qui fut, comme directeur de la Section française, un des grands maîtres de l'Exposition de 1900 ; et M. Jules Bénard, agriculteur.

Cette élection est une sorte d'événement dans l'histoire de la Banque de France. C'est en effet, depuis cent huit ans que la Banque existe, la première fois qu'un agriculteur est appelé à siéger parmi les régents. M. Jules Bénard est, il est vrai, un homme considérable dans sa spécialité. Membre du conseil supérieur de l'agriculture, il préside l'Association des caisses régionales de crédit agricole mutuel. Cette organisation du crédit agricole est une des questions qui, dans le monde financier, préoccupent le plus, à cette heure, les esprits. Il a donc paru qu'au Conseil de notre plus haute institution financière une place était due à l'un des hommes qui en possèdent la connaissance la plus approfondie.

Les douze régents à côté de qui vont siéger les élus d'hier sont : le baron Hottinguer, MM. Aynard, Balsan, Richemond, S. ydoux, Loraux ; le baron de Neuville, MM. Joulia-Peloux, Davillier, Mallet ; le baron Edouard de Rothschild, et M. de Grétry.

Parmi ces régents, il y a, comme le prescrit la loi, deux trésoriers généraux : celui de la Seine-Inférieure, M. Joulia-Peloux ; et celui de la Loire, M. de Grétry.

La haute banque compte six représentants : le baron Hottinguer, M. Aynard, député, membre de l'Institut ; le baron de Neuville, M. Joulia-Peloux, M. Ernest Mallet, le baron Edouard de Rothschild.

M. Ernest Mallet représente au Conseil une dynastie ; mais une dynastie qui a eu l'honneur de ne devoir qu'à l'élection ses avènements successifs. A la place qu'il occupe il a, à tousjours eue, depuis que la Banque de France existe, un Mallet.

Il doit y avoir, d'après la loi, cinq régents au moins, qui appartiennent à l'industrie ou au commerce. J'ai nommé tout à l'heure M. Stéphane Dervillé, l'élu d'hier. Des quatre autres, à côté desquels il vient siéger, trois dirigent des industries considérables en province : M. Balsan, les fabriques de draperies de Châteauroux ; M. Seydoux, la manufacture de lainages du Cateau ; M. Loraux, les usines de Briare. M. Emile Richemond, ancien président du Tribunal de commerce, est notamment président de la Compagnie

Continental Edison et de la Société industrielle des téléphones ; en outre, administrateur du Nord.

Les régents de la Banque composent donc parmi nous la plus brillante des élites ; on pourrait même dire une aristocratie, — si le mot n'était propre à les rendre suspects, et s'il n'impliquait l'idée d'une caste ouverte aux uns, fermée aux autres.

Celle-ci n'est, en principe, fermée à personne, puisqu'il ne faut qu'un peu d'argent et beaucoup d'intelligence pour y entrer...

Emile Berr.

Échos

La Température

Le ciel est encore très beau, mais pendant la matinée, jusqu'à une heure après midi, un épais brouillard a couvert Paris. Le quartier de l'Europe surtout a été pendant un moment dans une grande obscurité. Vers deux heures, le soleil est parvenu à percer la brume, et la fin de la journée a été des plus agréables. Cependant la baisse thermique s'est de nouveau accentuée : la pression barométrique, qui était de 760, est tombée à 758,5. Le thermomètre marquait 3° au-dessus, à midi, la pression barométrique donnait 760,5. Une aère de forte pression s'étend sur tout le continent ; le maximum persiste dans le sud de la Russie (Kiel, 78°).

Des pluies sont tombées sur les îles Britanniques et le littoral de la Méditerranée ; il a plu à Port-Vendres ; on signale de la neige à Annecy, de la grêle à Alger. Sur nos côtes, la mer est belle ou peu agitée.

La température a monté dans le nord-ouest de la France, elle a baissé dans l'Est et le Sud.

Départements, le matin. Au-dessus de zéro : 0,3 à Certe, 0,6 à Cherbourg, 0,8 à Marseille, 2° à Perpignan et à Brest ; 5° à Cap-Béarn, 6° à Orléans, 7° à Alger, 8° à Ouessant.

Au-dessous de zéro : 0,5 à Boulogne, 1° à Lorient, à Toulouse et à l'île d'Aix, 2° à Biarritz, 3° à Rochefort, 4° à Bordeaux, 5° à Nancy et à Lyon, 7° à Metz, à Limoges, à Clermont, 8° à Besançon, 9° à Charleville.

En France, un temps nuageux est probable avec relèvement de la température dans le Nord.

(La température du 29 janvier 1903 était, à Paris : 8° au-dessus de zéro le matin et 10° l'après-midi ; baromètre : 759^{mm} ; faibles ondées.)

Monte-Carlo. — Température : à midi, 20°. Temps superbe.

Nice. — Température : à midi, 15° ; à trois heures, 15°.

A Travers Paris

L'Empereur d'Allemagne a télégraphié au prince de Radolin pour lui demander de faire déposer en son nom une couronne sur la tombe de Coquelin.

Voici, d'une source sûre, une amusante anecdote ; c'est l'incident qui décida de la carrière de Coquelin.

Constant Coquelin pouvait avoir quinze ans et déjà une irrésistible vocation l'entraînait vers le théâtre. Mais le père Coquelin, le boulangier, ne l'entendait pas ainsi ; il avait décidé que son fils lui succéderait, qu'il serait comme lui paisible commerçant de province. Constant apprenait donc le métier, car il ne fallait pas songer à fléchir la volonté paternelle.

L'apprentissage durait depuis trois ans ; docilement, Coquelin continuait chaque nuit de descendre au fournil, et, torse nu, il brassait la pâte pour le pétrin, maniait les longues pelles de bois, surveillait la cuisson ; mais, entre deux fournées, il allait s'entretenir avec ses chers livres enroulés, cachés dans quelque coin ; il lisait et relisait ses auteurs favoris, Molière surtout dont il apprenait par cœur des rôles entiers.

Un jour enfin, contre toute espérance, il reconquit sa liberté et convainquit son père grâce à un stratagème que lui suggéra malicieusement un vieil ami. Simplement il se décida à oublier intentionnellement au four une entière fournée de pain. L'œuvre achevée, le pain carbonisé, il attendit, avec un espoir mêlé d'inquiétude. Et le lendemain, dès l'aube, ce qui était facile de prévoir se produisit. Le bon M. Coquelin, à la vue de l'irréparable désastre, entra en fureur et brandit sur son fils les foudres d'une juste colère. Mais il renonça à faire de lui un honnête boulangier et l'abandonna à sa vocation. Et c'est ainsi que le grand « Coq » peut être revendiqué par la C. G. P. comme un précurseur du sabotage...

Le coupé dans lequel se trouvait hier matin vendredi, avec un de ses amis, M. Maurice Binder, député de Paris, a été heurté, place de la Trinité, par un lourd camion chargé de marchandises.

Par suite de la violence du choc, la voiture de notre ami a été complètement renversée, et il a fallu sortir tout bien que mal les voyageurs par les portières.

Heureusement, en dehors de quelques légères contusions reçues par le cocher et des dégâts matériels, M. Maurice Binder et son compagnon ont été quittes de leur accident pour une forte émotion et ont pu, complètement indemnes, rejoindre leurs domiciles respectifs.

Quelqu'un qui peut se vanter de n'avoir pas passé inaperçu, c'est le cocher de la voiture d'arrosage n° 330 qui hier, à midi, descendant la rue de Clichy, versait des torrents d'eau sur le pavé déjà humide et glissant.

C'est au milieu des apostrophes, des cris, des huées, des menaces même de tous les autres cochers qui l'accusaient de vouloir faire du verglas pour leurs chevaux que le pauvre diable poursuivait sa marche, se bornant à fermer son robinet d'arrosage quand la tempête

devenait trop forte, reprenait ensuite le service commandé par le devoir.

Nous le signalons à M. de Pontich pour une médaille ou tout au moins un avancement.

Combattre l'alcoolisme est un devoir pour quiconque s'inquiète des intérêts supérieurs, permanents du pays, mais ce devoir n'est pas toujours sans désagrément et les députés qui ont eu le courage de marcher droit à l'ennemi sont menacés des plus violentes représailles, de représailles électorales par les « intéressés ».

C'est ainsi que nous lisons dans un journal marseillais, la Défense du commerce de l'alimentation — lisez de l'absinthie, — les lignes que voici :

M. Joseph Reinach est devenu l'allié des tempérants et des mangeurs de microbes, il a pactisé avec ceux qui le traitaient de « boule de fuit » et lui refusaient d'être réintégré dans l'armée !

M. Reinach a tout oublié. Les injures ne l'ont pas effleuré et il peut aujourd'hui se consoler de certaines avanies en pensant que M. de Mun et les députés de la droite voteront comme un seul homme la limitation des débits de boisson.

Reinach s'est déclaré notre ennemi. Nous relèverons son défi aux élections législatives des Basses-Alpes dont il est l'un des élus. Ce faisant, nous prouverons que nous ne sommes pas l'éternelle bête que l'on tond sans la faire crier.

La commission du budget de la Chambre et la commission de l'hygiène publique répondront, sans doute, à cette campagne en déposant rapidement les rapports favorables aux propositions de M. Joseph Reinach, tendant à la suppression de l'absinthie et à la limitation du nombre des débits de boisson.

Nous avons reçu pour les victimes de la Sicile : J. A. de Saint-Pétersbourg, 130 francs ; W. M., 20 francs.

Sous ce titre, le Drapeau, M. Albert Trombert vient de publier le très remarquable recueil de trois « images du passé » : Mars 1871, souvenirs de la 1^{re} légion de marche, Alsace-Lorraine ; Septembre 1875, souvenirs du 36^e de ligne ; Mai 1882, souvenirs du 22^e territorial. Ce sont trois récits patriotiques, d'une belle et vive inspiration, écrits avec un art très délicat, et qui ont la vaillante allure d'une marche militaire. Ils sont dédiés « aux frères d'armes vivants et morts des légions de marche d'Alsace-Lorraine ». De tels livres sont bien ceux qui voudraient voir abondamment répandre en notre pays pour lutter contre l'influence pernicieuse de l'ennemi antinationaliste.

Mme la duchesse d'Uzès, présidente de l'Union des femmes peintres et sculpteurs, surveille en ce moment les derniers préparatifs du Salon de cette société, qui ouvre ses portes de demain en huit, au Grand Palais.

Les envois sont beaucoup plus nombreux cette année que par le passé, et, si nous en croyons deux maîtres de la Société des artistes français et de la Nationale des beaux-arts qui ont vu, avant la lettre, à l'atelier, plusieurs des tableaux et des marbres exposés, ils sont aussi d'une fort belle tenue.

Cette fois, nous disaient-ils, la concurrence aux deux autres Salons du Grand Palais est sérieuse.

Le vernissage aura lieu à la fin de la semaine prochaine.

Le statisticien sévère.

C'est M. Gustave Lanson, professeur à la Sorbonne ; il vient de constater publiquement « la crise des méthodes de l'enseignement du français ». M. Lanson n'est pas content des familles « bourgeoises » ; elles constituent pour les jeunes gens, selon lui, des « milieux primaires ». Et il n'est pas non plus content des journaux ; il ne les juge pas, pour son goût, assez « littéraires ».

De cette ascendance, M. Lanson étudie les causes ; il les étudie scientifiquement, à l'aide des chiffres. Savez-vous combien la Comédie-Française a donné de représentations classiques en 1840 ? Deux cent quarante-neuf. Et en 1875 ? Cent quarante-deux. Et en 1904 ? Cent trente-sept.

C'est désastreux. Mais ce n'est pas tout.

En 1809, l'enseignement se donnait à cinquante mille élèves. Aujourd'hui, il y en a cent soixante-dix mille...

La conclusion est évidente, et justifie trop les appréhensions du savant professeur : les jeunes gens de maintenant vont trop au lycée, et pas assez au théâtre.

En même temps que la troupe de la Scala de Milan, une autre compagnie d'artistes, également aimée des Parisiens, va nous faire ses adieux. Ce sont ces merveilleux petits acteurs comiques, les « Fantoches fantastiques », dont l'Olympia annonce irrévocablement les trois dernières représentations : ce soir et demain dimanche, en matinée et en soirée. Il y aura donc foule à l'Olympia pour les applaudir en même temps que Anne Dancrey, Footit et toutes les charmantes protagonistes de la superbe revue : 1909 !... Des Femmes... rien que des Femmes !...

C'est un procès peu banal que celui qui vient d'être intenté aux héritiers d'un honnête habitant de Kottbus, en Allemagne.

Le plaignant n'est autre, en effet, qu'un sultan : S. M. Abdul-Hamid ! Le rentier de Kottbus, M. Zoellner, avait, en effet, légué à la ville de Constantinople une somme de 100.000 marks destinée à la construction d'une église

protestante. Cette église devait être ouverte aux fidèles de toutes sectes et de tous pays.

On les héritiers de M. Zoellner contestent la validité du testament. Mais le Sultan ne se montre point disposé à leur céder, et il saisit de l'affaire les juges de Kottbus.

Le Sultan veut son église. Souverain musulman, il entend ici se faire l'avocat des « infidèles » ; d'infidèles, il est vrai, qui vivent sous sa loi. Et Mahomet vient au secours de Luther !

N'est-ce pas là un joli geste ?

Plus en verve que jamais, et, comme toujours, fort élégante, Mme Aug. Leriche obtient chaque soir aux Bouffes, dans 4 fois 7, 28, un très gros succès.

A côté de la talentueuse artiste — toujours spirituellement fidèle à Margaine-Lacroix — la svelte Mlle Prince, dans le sympathique rôle de Manette, fait applaudir des silhouettes d'un suprême chic, portant la même précieuse signature.

Au deuxième acte, notamment, le manteau de satin bleu broché d'or dont la jolie artiste s'enveloppe avec grâce fait une très vive impression sur les regards. A la distinguée créatrice des « Tanagra » ne semblent-elles pas, à l'heure d'une nouvelle saison, du plus heureux augure ?

Hors Paris

M. Ridgway Knight, le grand peintre américain, vient d'être nommé officier de la Légion d'honneur. Ses nombreux amis seront très heureux d'apprendre cette promotion si méritée.

Après les soins spéciaux que nécessite leur état et qu'ils ne peuvent trouver aux Grands Thermes de Dax, ce que les névralgiques et les rhumatisants doivent rechercher le plus, c'est la vie quotidienne dans une atmosphère de chaleur toujours égale. Sur ce point encore, il n'y a que les Grands Thermes pour leur donner satisfaction : le Grand Hôtel et l'Etablissement ne faisant qu'un, cette égalité de température est assurée.

Nouvelles à la Main

Les incidents de Laon à la Chambre : — Le grand reproche que fait le général Picquart aux officiers qu'il a frappés, c'est d'avoir assisté à la messe d'once heures.

— A quelle heure doivent-ils donc y assister, à son avis ?

— De midi à quatorze heures.

— M. Thalams continue à occuper l'opinion.

— Décidément, c'est un professeur d'histoires !

— La délégation des gauches a établi un grand programme de travail...

— ...qui se bornera sans doute au travail du programme.

Au club :

Hédonement installé à Draa par Anfnous. Les Haha, vainqueurs, auraient dispersé leurs adversaires.

Tanger, 29 janvier.

M. Merry del Val, ministre d'Espagne à Tanger, arrive dans la soirée à bord de la canonnière *Alvaro-de-Bazan*.

La crise orientale

Constantinople, 29 janvier.

Le vali d'Andrinople télégraphie au ministre de l'intérieur que le gouvernement bulgare licencie ses réservistes.

Le commandant du corps d'armée d'Andrinople est arrivé hier.

Sofia, 29 janvier.

Le gouvernement bulgare a transmis aux représentants des grandes puissances à Sofia une seconde note où il leur est signalé que la Porte, à la suite de la dernière déclaration du chargé d'affaires turec, renvoie la Bulgarie devant les grandes puissances, en ce qui concerne sa reconnaissance comme royaume.

La note fait ensuite ressortir le grand amour de la paix dont la Bulgarie a fait preuve jusqu'ici et invoque une intervention rapide des grandes puissances, car la situation tendue qui existe actuellement est grosse de dangers dont le gouvernement bulgare ne peut répondre.

Vienne, 29 janvier.

On mande de Sofia à la *Neue Freie Presse* que le gouvernement bulgare a adressé aux puissances la prière d'intervenir dans le conflit avec la Turquie, afin que la Turquie accepte la somme offerte par la Bulgarie.

Le gouvernement bulgare n'est pas en mesure d'aller au delà de cette somme et refuse toute rectification de frontière.

La Bulgarie assure en même temps de ses intentions pacifiques.

Vienne, 29 janvier.

Commentant la note russe à propos des difficultés bulgares-turques, la *Neue Freie Presse* pense que toutes les puissances considèrent comme la Russie qu'une rectification de frontière ne peut pas se discuter. Les puissances se prononceraient par conséquent contre la Turquie.

Le journal ajoute que la note russe peut être considérée aussi comme une critique de la demande de la Serbie concernant des compensations territoriales.

Athènes, 29 janvier.

On mande de La Canée que la campagne antianarchiste produite en Crète une certaine effervescence dans l'opinion publique. Toutefois, la nouvelle relative à un meeting à La Canée est dénuée de fondement.

La commission exécutive en agissant efficacement, observe toujours que la paix dans les Balkans est l'œuvre de la paix dans les Balkans et s'efforce de trouver un compromis qui réconcilie heureusement aussi sur les relations entre la Russie et l'Autriche-Hongrie; mais, entre temps, la Porte et la Bulgarie ont montré leurs intentions pacifiques, l'une en déclarant ne demander aucune compensation territoriale, l'autre en se déclarant disposée à porter à cent millions le chiffre de l'indemnité sur lequel il y a à discuter. Dans ces circonstances et étant donné que, sans aucun doute, on conseillera vivement à Constantinople la reprise des négociations avec la Bulgarie, la note russe ne peut plus avoir pour conséquence une intervention armée des grandes puissances.

Cette dernière phrase se trouve également dans son esprit, sinon dans la lettre, dans une information du *Berliner Tagblatt* puisée sans doute à la même source officielle.

Londres, 29 janvier.

« Une note communiquée aux journaux dit : « Sur la proposition de l'Autriche, qui a pris l'initiative de l'affaire, le gouvernement britannique a chargé ses représentants à Constantinople et à Sofia de faire des représentations à la Turquie et à la Bulgarie, de leur signaler les dangers de mouvements militaires à la frontière, de leur exprimer de la sympathie pour la paix, et de leur offrir, si sont faits en vue d'aboutir à un accord. »

La note de Saint-Petersbourg est arrivée après un échange de vues que la France et l'Angleterre avaient eu sur le même objet. Aussi le gouvernement a-t-il immédiatement donné à ses représentants des instructions conformes.

Toutes les grandes puissances s'emploient de concert dans le même but.

On ne sache pas, dans les cercles bien informés, que la Turquie ait demandé à la Bulgarie une rectification de frontière, ni que les puissances se proposent d'intervenir à Sofia et à Constantinople d'une manière plus décisive qu'un moyen des représentations amicales précitées.

Londres, 29 janvier.

J'apprends de source bosniaque que le docteur Vassiljevitch qui vint à Londres il y a quelques semaines pour plaider la cause de la Bosnie et de l'Herzégovine, est arrivé à Belgrade chargé d'une mission fort délicate. Ses compatriotes supplient la Serbie d'abandonner ses revendications territoriales qui auraient pour effet de détacher des deux provinces la partie relativement considérable où habitent justement les populations slaves les plus patriotes; cette partie, la Bosnie et de l'Herzégovine risquerait fort de lui faire perdre à jamais sa nationalité; les éléments croates catholiques et les émigrés autrichiens et allemands pourraient envahir définitivement la portion des deux provinces rattachées à l'empire; ce serait un coup de grâce porté à la nation de la Bosnie et de l'Herzégovine. Les panslavistes supplient donc la Serbie de renoncer à une bande de terre au sud de la Drina et à ne réclamer avec énergie que l'autonomie des deux provinces sous la suzeraineté autrichienne, car on ne saurait être plus turc que les Turcs. — J. Courcier.

La police russe

Saint-Petersbourg, 29 janvier.

On annonce qu'à la suite des révélations d'un agent russe à Paris, des arrestations de hauts fonctionnaires de la police et d'autres seraient imminentes. (Agence Havas.)

Parlementarisme allemand

Berlin, 29 janvier.

La commission du règlement du Reichstag vient de prendre une résolution qui, si le Parlement la ratifie, marquera un progrès sensible du parlementarisme en Allemagne. Elle a, en effet, décidé qu'on pourrait à l'avenir présenter des motions au cours des interpellations. Les motions devront se rapporter au sujet de l'interpellation et ne contenir aucun projet de loi; elles devront porter la signature d'un moins trente membres. Dans le cas où trente autres membres s'élèveraient contre la recevabilité d'une motion, le Parlement aura à se prononcer sur ce point à la majorité relative.

Une motion demandant, avant la clôture du débat, l'ajournement du vote sur l'interpellation, aura pour résultat, si elle est appuyée d'un moins trente membres, de faire repousser le vote à l'une des trois séances de la Chambre qui suivront. Le vote aura lieu alors sans autre débat.

Quant aux interpellations, elles peuvent s'adresser au Conseil fédéral comme au chancelier.

En Perse

Saint-Petersbourg, 29 janvier.

Une dépêche de Tabriz au *Rusboï Slovo* dit qu'après l'échec de plusieurs tentatives de bombardement de la ville, Aïn-ed-Damleh a suspendu ses opérations militaires.

Une forte armée révolutionnaire est concentrée à Tabriz; des approvisionnements et des fournitures militaires arrivent tous les jours par la voie d'Ourmia.

Le khan Sattar attend qu'il fasse plus chaud pour marcher sur Téhéran.

COURTES DÉPÊCHES

— Le prince Nicolas Dolgorouki, aide de camp du Tsar, est nommé ambassadeur de Russie à Rome.

— M. Taft, président élu des Etats-Unis, est arrivé hier à Colon pour inspecter les travaux du canal de Panama.

— Un duel au sabre a eu lieu à Lisbonne entre M. Wenceslao de Lima, ministre des affaires étrangères, et M. Jose Azevedo, membre de la Chambre des pairs, à propos d'un violent article de celui-ci dans le *Diário Popular*. M. Azevedo a été légèrement blessé au bras.

— Loin de se reconnaître redevables d'une indemnité quelconque, les armateurs de la *Florida* réclament une somme de 224,000 dollars à ceux du *Republic*.

— Une explosion s'est produite à Alfarré, près d'Abrantes, dans une fabrique d'extraction de matières oléagineuses, et a fait, dit une dépêche de Lisbonne, de nombreux blessés.

— Un énorme bloc de glace a écrasé des miniers qui descendaient dans la mine de Cherlina près de Yakatorinoslav; cinq personnes ont été tuées et vingt-cinq blessées.

— Un Grec venant d'Odesa, et qui a déclaré avoir nommé Constantinides, a été arrêté à Cracovie pour avoir falsifié des chèques d'un établissement de crédit ayant son siège en France.

— Le village de Roucra, près de Tettan, a été détruit par un affaissement du sol. Une centaine d'habitants ont été tués ou blessés.

Figaro en Belgique

Un musée Rubens

Bruxelles, 29 janvier.

La ville d'Anvers se propose, assure-t-on, de reconstituer, telle qu'elle fut, la maison bâtie par Rubens lui-même, au n° 7 de la rue Rubens, et de faire un musée où seront réunies toutes les œuvres de ce grand peintre. Les œuvres de cet illustre peintre existant en Belgique, les copies de ses œuvres dispersées dans les différents musées de l'Europe, ses esquisses, ses ébauches et ses lettres. En attendant, la somptueuse demeure de Rubens va être reconstruite en staff pour l'Exposition universelle de Bruxelles de l'an prochain, dont elle constituera une des attractions.

Une leçon pour les hervéistes

Le Parlement belge vient de proposer comme candidat belge au prix Nobel pour la paix (200,000 francs) M. Auguste Bernaert, président de l'Union interparlementaire et plénipotentiaire belge aux deux Conférences de la paix à La Haye. Les socialistes avaient demandé au Parlement d'appuyer la candidature de leur organisme à ce prix, en récompense de leur constante propagande antimilitariste. Mais le Parlement belge a jugé que l'antimilitarisme, en ce sens la paix — au contraire. Sa décision contient une leçon pour les hervéistes de tous pays. — G. H.

Figaro à Londres

LE VOYAGE A BERLIN

Berlin, 29 janvier.

On a reçu ici, d'une source très bien informée de ce qu'on pense dans les hautes sphères de Berlin, les déclarations suivantes, concernant la prochaine visite du roi de la reine d'Angleterre dans cette capitale.

La visite du roi Edouard et de la reine Alexandra est envisagée de la plus sympathique à Berlin et dans tout l'Empire allemand. On espère qu'elle mettra fin aux malentendus et aux fausses interprétations indignes de deux grands nations. Il n'y a pas de sentimentalisme en politique.

Un Etat qui suit une politique égoïste suit une politique patriotique et c'est en agissant ainsi que l'Angleterre est devenue grande. Les Allemands ont également le droit et le devoir de suivre une politique égoïste, et la nation anglaise ne peut ni ne doit leur en vouloir. Une Allemagne forte est aussi nécessaire, comme garantie de la paix, qu'une Angleterre forte.

Si la médiation renaissait entre ces deux grandes nations, toutes les deux en souffriraient beaucoup, tandis que leur alliance assure les bienfaits de la paix, non seulement à elles-mêmes, mais aussi au monde entier. L'empereur Guillaume II s'est sans cesse efforcé d'établir une relation amicale entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne; et l'on exprime l'espoir que les deux souverains se rencontreront prochainement la main, les deux nations suivront leur exemple, non seulement en cessant de se provoquer par les réjouissances du moment, mais parce que chacune d'elles sera sérieusement convaincue de la loyauté et de la sincérité de l'autre.

LE LABOUR PARTY

Londres, 29 janvier.

La conférence du Labour party, qui siège en ce moment à Portsmouth, a voté cet après-midi, par sept cent trente-neuf mille voix contre deux cent trente-quatre, une résolution demandant que l'instruction des enfants soit gratuite du haut de la hiérarchie universitaire et que les écoles primaires ainsi que les universités soient désormais sous le contrôle de l'Etat.

Amérique latine

DANS LA BOLIVIE

La Paz, 29 janvier.

Emprunt. — L'Etat bolivien a conclu aux Etats-Unis un emprunt de 500,000 lire sterling, dans des conditions avantageuses. Cet emprunt a été pris par la maison Morgan et Cie, de New-York, au prix de 90 0/0.

Le change. — Le cours du change sur Londres est actuellement à 19 1/2 pence.

Élection présidentielle. — Le Dr. Elodoro Villazon, secrétaire de la présidence de la République, vient de se démettre de ses fonctions de ministre plénipotentiaire de la Bolivie à Buenos-Aires. Il partira pour La Paz dans les premiers jours de février. Les élections présidentielles ont été fixées pour le mois de mai; la transmission de pouvoirs aura lieu le 6 août 1909, anniversaire de l'indépendance bolivienne.

Le commerce extérieur. — D'après les données que vient de faire paraître le service de la statistique, la Bolivie, en 1907, a exporté 27,000 tonnes d'étain et 2,000 tonnes de caoutchouc.

Le centenaire de l'indépendance. — Le président de la République, M. Montes, en vue de commémorer le centenaire du premier cri d'indépendance donné à Sucre le 25 mai

1808, se rendra à cette ville et y inaugurerà le monument dédié à Sucre, œuvre du sculpteur français Emmanuel Fontaine.

Le budget. — Les Chambres boliviennes ont adopté le projet de budget portant fixation des dépenses et recettes pour 1909. Les dépenses sont prévues pour 26,748,000 francs et les obligations sont inscrites pour 26 millions 736,000 francs.

En 1907, le budget bolivien était seulement de 14 millions de francs.

NOTES CUBAINES

Réception diplomatique. — La légation de Cuba a reçu hier la colonie cubaine pour fêter la prise de possession du nouveau gouvernement de ce pays. Tous les Cubains à Paris ont assisté à cette brillante réception, ainsi que de nombreuses personnalités sud-américaines. Le Président de la République s'est fait représenter par un aide de camp et M. de Fauriol, sous-chef de protocole. Des toasts ont été portés à la prospérité de la France, de Cuba, du Président Fallières et du président Gomez.

Banquet. — D'autre part, à l'occasion de ce même événement la colonie cubaine s'est réunie jeudi soir dans un fraternel banquet à l'«Elysée-Palace-Hôtel».

La table, merveilleusement fleurie, était présidée par le chargé d'affaires de Cuba, M. Miguel Angel Campa, et par M. Manuel Silveira.

De forts beaux discours ont été prononcés par M. le chargé d'affaires et MM. Esguero, qui fut l'admirable lettre de M. Deauy, s'excusant de n'avoir pu assister au banquet; parlèrent également MM. Francis et P. Alvarez, Longoria, Marques de Baena, Valentin, Dominici, etc.

Parmi l'assistance :

Le conseil de Cuba, Luis Otero, Luis Bonafoux, docteur Amodeo, Ignacio de Mendiola, docteur Arroyo, Narciso Lopez, Francisco, de P. Alvarez, José White, Sas, Sardinias, Angulo, Stern, Peled, Pedros, Morado, Grosso, Gomez, Luch, H. Piñero, Solar, Mola, Tomen, Sen, Many, Vigie, Falla, Piseda, Despagne, Lebert, Cisneros, Caceres, Pardo, Muga, R. Arroyo, Arnaud, Piacenza, Dorado, Ceballos, Courgado, Casariego, Suarez, Murias, Urbiz, Anguana, Hernandez, Dively, Lorente, Ferrer, Reyes Guilaime, Garzon.

Un menu fort artistique avait été pointé à l'aquarelle par un jeune artiste cubain d'avenir M. P. Cisneros.

A la sortie du banquet les assistants ont adressé un télégramme de félicitations au président Gomez.

Eugenio Garzon.

LES SYRIENS

La subite et pacifique révolution qui a transformé la Turquie n'a pas satisfait tous les sujets du Sultan. Il en est qui réclament, car ils estiment que cette révolution s'est faite surtout au profit de ceux qui l'ont faite, ce qui du reste n'est pas pour surprendre, les Jeunes-Turcs n'ayant nullement renoncé à leur qualité de Turcs parce que partisans d'un régime constitutionnel.

Parmi ces mécontents, les plus nombreux sont les Arabes musulmans de l'Hedjaz et de l'Yemen que la promulgation de la Constitution avait trouvés révoltés et qui le sont restés depuis la convocation du Parlement, ont, disent-ils, ils sont à peine représentés malgré leur grand nombre — dix-huit millions — par une infime minorité de députés asservis à la Jeune-Turquie. Et à côté des Arabes, leurs frères d'origine, les Syriens chrétiens, qui s'estiment aussi complètement sacrifiés.

Ceux-là, ce n'est pas par la voie de la poudre qu'ils font entendre leurs protestations et leurs revendications. Ils se proclament fidèles sujets du Sultan et se défendent de toute idée séparatiste. Mais ils prétendent à une égalité de droits et de traitement et affirment que la révolution, loin d'avoir amélioré leur sort, leur a seulement donné plusieurs maîtres au lieu d'un seul. Ils déclarent que les élections se sont faites dans de telles conditions que la Syrie, qui est pourtant l'une des provinces les plus avancées en civilisation et en instruction de l'empire ottoman — et ils n'oublient pas que c'est à la France surtout qu'ils doivent ce privilège — n'est en réalité pas représentée à la Chambre ottomane, qui n'est à proprement parler qu'une Chambre turque, alors que les Turcs ne constituent que la minorité de la population de l'empire.

Ils ne se bornent pas à se plaindre; ils indiquent le moyen de remédier aux maux dont ils se disent victimes. Ce remède est dans l'autonomie sous la souveraineté du Sultan, autonomie qu'ils réclament pour eux-mêmes comme pour les autres provinces de l'empire, pour leurs frères arabes, pour leurs voisins arméniens. Ils fondent leurs réclamations sur leur présent et sur leur passé et rappellent la glorieuse épopée du peuple arabe que les successeurs de Mahomet ont conduit, dans les premiers siècles de l'histoire, à la conquête d'une partie de l'Asie, du nord de l'Afrique et de l'Espagne, et qui, arrêté à Poitiers par Charles Martel, rejeté au delà des Pyrénées par Pépin le Bref et Charlemagne, a laissé dans la péninsule ibérique des traces impérissables de sa domination.

Pour faire valoir ces revendications, les Syriens ont constitué un comité, comme l'avaient fait avant eux les Jeunes-Turcs, et toujours comme les Jeunes-Turcs, c'est dans la France hospitalière que ce fonctionnaire se constitue la présidence de M. Rachid Moutar.

Quel sera le sort de ce mouvement? Les éléments d'appréciation nous manquent pour en déterminer exactement l'importance et les mérites. Il est à présumer pourtant que, dans la hâte d'élections insuffisamment préparées, avec une loi électorale dont les Jeunes-Turcs sont les premiers à reconnaître l'insuffisance, la Chambre actuelle ne représente que très imparfaitement l'ensemble des populations de l'empire ottoman; il est également indiscutable que, théoriquement, une fédération de provinces autonomes serait la forme idéale de gouvernement d'un empire composé d'éléments aussi divers. Mais la révolution qui a libéré la Turquie est d'hier et il y aurait injustice à reprocher aux auteurs de cette révolution de n'avoir pas du premier coup mis la dernière main à leur œuvre. Ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont pu faire sans effusion de sang, leur vaut déjà les sympathies de toute l'Europe libérale qui leurs doit de leur faire crédit, et ceux des sujets du Sultan, qui estiment leur part insuffisante dans la liberté octroyée par le régime nouveau, ne doivent pas non plus se montrer trop impatients. Ils peuvent déjà faire entendre leurs voix sans risquer de compromettre leur biens et leur vie, et ils ne peuvent oublier que c'est aux Jeunes-Turcs qu'ils le

doivent. L'avenir leur apportera sans doute d'autres satisfactions et ils ont attendu assez longtemps ce commencement de liberté pour ne pas exiger la satisfaction immédiate de toutes leurs aspirations.

Louis Chevreuse.

LA CHAMBRE

Vendredi 29 janvier.

LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE

C'est le jour des interpellations, et M. de Ramel, député du Gard, interpelle le ministre de la guerre sur la punition infligée à cinq officiers de la garnison de Laon pour avoir assisté à une messe dans la cathédrale. Il s'agit donc bien de la liberté de conscience! Elle intéresse tous les partis : *hodie mihi, cras tibi*. Est-il permis à un officier ou à un soldat de manifester ses convictions chrétiennes, sans être dénoncé par la police? Voilà ce que M. de Ramel voudrait savoir, comme s'il n'était pas fixé depuis longtemps.

Trois officiers de Laon ont été déplacés et deux autres mis en non-activité. Pourquoi? Les trois premiers sont allés à une cérémonie où Mgr Pénichard a fait un sermon. Les policiers y ont saisi au vol ces deux mots : « drapeau avili » et « mariage avili ». Et il n'en a pas fallu davantage pour motiver la disgrâce des trois officiers. Il paraît d'abord que l'orateur parlait de l'ancienne société romaine. Edt-il parlé du divorce, en quoi les trois sont-ils coupables? On nous l'apprendra probablement tout à l'heure.

Dira-t-on qu'ils ont entendu des hérésies politiques, contraires à l'évangile jacobin et radical? Mais entendre n'est pas acquiescer. Va-t-on ressusciter les caspérols? La Chambre n'a-t-elle pas fêté cette vieille bataille de cuisine?

Maintenant qu'on fait deux autres, un colonel et un lieutenant-colonel? Ils ont assisté à un congrès où l'on a célébré la morale chrétienne. Crime inexplicable? On le leur fit bien voir. Le gouvernement tient à prouver que les *Animas malades de la peste* sont une des meilleures tables de La Fontaine. Va-t-il empêcher les officiers d'aller au spectacle et de lire les journaux? Ou bien choisira-t-il entre les spectacles et les journaux ceux qui leur seront permis?

En attendant, il choisit entre les officiers. Ils étaient vingt-cinq à la messe! « Quelles sont les mesquines rancunes qui ont dicté le rapport du préfet? » Peut-être un froissement de société provinciale; une jalousie de jupe ou de chapeau.

M. de Ramel se plaint ensuite de toutes les intimidations et prohibitions dont on use envers les soldats qui vont dans des cercles catholiques et envers les cercles catholiques où vont les soldats. « Dans un régiment on a défendu à ceux-ci d'entrer chez un vicar, sous peine de prison. »

Enfin, on emploie les meilleurs moyens de faire une armée préfectorienne. « Il faut laisser au soldat l'indépendance compatible avec la discipline et le devoir militaire. » C'est dans ce sens que l'orateur présente un ordre du jour où il invite le ministre de la guerre à porter à la connaissance de l'armée l'article 10 de la Déclaration des droits de l'homme.

Les droits de l'homme! Il y a en France une Ligue qui se réclame de ce beau nom. M. de Pressensé en est un des principaux chefs. Il prend la parole après M. de Ramel « au nom d'autres principes et d'autres intérêts »; va-t-il donner raison au ministre? Ce serait une de ces palinodies paradoxales dont on ne se sotte plus. Mais non! Je ne lui ferai pas l'injure de le croire un seul instant, et ses premières paroles me rassurent. Des mains ennemies se tendent naturellement les unes vers les autres quand elles se sentent également menacées.

M. de Pressensé. — La liberté d'opinion est nécessaire dans l'armée au point de vue professionnel lui-même. Et il y a un autre principe plus sacré encore, c'est qu'elle puisse s'exprimer. On dit aux socialistes qu'ils sont le parti de l'oppression universelle; ils sont le parti de la libération universelle. (Applaudissements divers.)

En Angleterre, dans le parti socialiste qui compte plus de soixante députés à la Chambre des communes, figurent des hommes qui ont des sentiments religieux dont personne ne songe à leur demander compte.

Je me refusais toujours à aller reprendre cette liberté, dans l'arsenal passé, des armes vieilles et abolies, surtout pour les tourner contre ceux qui ne pensent pas comme moi. (Très bien! très bien!)

Et l'orateur établit sans peine que les officiers frappés ne méritaient pas les sévérités du ministre. « On leur fait grief de ce que la messe à laquelle ils sont allés a commencé une demi-heure plus tôt qu'à l'ordinaire. J'avoue que je ne vois pas une liberté de conscience existant à neuf heures moins un quart et finissant à neuf heures! »

On pense bien que le but de M. de Pressensé est de mettre le gouvernement sur la sellette. Il le dit et il le fait. Il le fait même avec une dureté qui semble donner quelques-uns de ses amis. Il attaque très personnellement le général Picquart, auquel il reproche même sa *mesure*. Il l'invite — ce qui vaut mieux — les officiers républicains à ne pas se réjouir de ce qui arrive aux officiers catholiques, et il dénonce ce « système de compensations » qui consiste à frapper tantôt à gauche, tantôt à droite, mais toujours au grand dommage de la liberté.

« Qu'avez-vous fait de la liberté d'opinion dans l'armée? Un soldat est puni parce qu'il a dans son paquetage l'*Humanité*; un autre, parce qu'il a la *Libre Parole*. »

Et M. de Pressensé proteste, en finissant, contre toutes les atteintes subies par cette pauvre liberté « depuis l'avènement du ministère Clemenceau-Picquart ». On l'approuvait dans deux extrêmes de la salle; mais je rappellerai aux vrais libéraux un mot bien connu : « Prenez garde! On vous aime contre quelqu'un! »

Le ministre de la guerre, un peu plus animé que de coutume, s'est défendu avec une certaine énergie. Tout d'abord il a accusé M. de Pressensé d'être l'écho des réclamations injustes, présentées par lui au nom de gens qui ont abusé de sa confiance.

Quant à l'affaire de Laon, s'il s'était

agi seulement de cérémonies du culte, les officiers n'auraient mérité aucun reproche; mais pourquoi assister à la messe? « un congrès diocésain dirigé contre l'Etat laïque? Tout cela, dit le ministre, c'est de la politique, c'est de la résistance aux lois; et il rappelle les incidents des inventaires. En vérité, il rétorque un peu loin dans le passé. Aussi est-il très interrompu. Il tient beaucoup à son *distinguo*. « Ce n'était pas une cérémonie ordinaire, mais une messe *spéciale*, faisant partie du programme congressiste. » Messe spéciale est bien joli. Qui a trouvé le mot?

Le ministre refuse au congrès le caractère de réunion privée. M. de Ramel a bien dit qu'on avait fait une fausse application des paroles prononcées; qu'elles se rapportaient au temps de Dioclétien; mais comment admettre une pareille interprétation?

Le protestant Réveillaud ne l'admet pas, car il s'écrit : « Dioclétien, c'est M. Clemenceau! »

Et le général Picquart, s'accrochant à cette heureuse idée, s'empresse de déclarer qu'il maintiendra la liberté de conscience pour les officiers et les soldats; mais qu'il ne tolérera pas leur présence dans des conciliabules où on forge des armes contre la République. C'est un *tarte à la crème* qui réussit toujours.

M. Magniaudé, député de l'Aisne, a ensuite dirigé un réquisitoire sans originalité contre Mgr Pénichard. Il déteste manifestement l'évêque de Soissons « qui préfère Rome à la France ». Il veut mal de mort aux pères de famille qui essaient de défendre leurs enfants contre les morozols de l'école primaire; enfin, il a dans l'esprit toutes les pensées et dans la bouche toutes les paroles d'un bon jacobin.

Vous connaissez ce genre; il ne redoute pas les lieux communs; je passe, pour arriver plus vite à l'épisode intéressant de la journée, un véritable corps à corps entre M. Clemenceau et M. de Pressensé.

Cependant, je dois tenir compte auparavant d'une énergique intervention de M. Lasies, qui a protesté contre « le pouvoir occulte » des mouchards de l'armée, cité aussi le cas d'instituteurs odieusement frappés, et déposé un ordre du jour demandant que les fonctionnaires civils ou militaires ne relèvent que des notes de leurs supérieurs hiérarchiques.

Je dois signaler également un petit discours de M. Ballade, député de la Gironde, qui a protesté contre les mesures prises à Bordeaux à l'occasion des funérailles du cardinal Lecot. M. Ballade a fortement secoué le ministre, et alors M. Clemenceau est intervenu. Il a soutenu que l'Eglise avait toujours cherché à s'emparer de l'armée et qu'il ne le permettrait pas. Quant à la Ligue des Droits de l'homme, que préside M. de Pressensé, n'a-t-elle pas elle-même sollicité maintes fois des mesures de rigueur contre les officiers soupçonnés de tiédeur républicaine? Le président du Conseil se félicite de n'avoir pas obéi à cette injonction.

C'est ici que le duel commence :

M. de Pressensé. — M. le président du Conseil ne m'embarrasse pas en se livrant à ce jeu des petits papiers.

Il n'était pas alors président de la Ligue.

M. le président du Conseil. — Vous étiez vice-président.

M. de Pressensé. — Je ne puis en être rendu responsable.

M. le président du Conseil. — M. le président du Conseil, qui a donné tant de démentis à son passé, d'opposer à l'orateur une contradiction qui n'est pas la sienne. (Applaudissements à l'extrême gauche. — Interruptions à gauche.)

Dans une association qui compte plus de 800,000 membres, il est naturel que l'on ait vu et ait des divergences de genre.

Tous les membres de la Ligue ne sont pas aujourd'hui responsables des opinions du président actuel.

De quel droit M. le président du Conseil apporte-t-il donc ce petit papier?

M. le président du Conseil. — C'est une pièce officielle.

M. de Pressensé. — Nullement. Je pourrais apporter ici des pages de la *Mêle sociale* qui montreraient les contradictions du président du Conseil.

M. le président du Conseil. — Je ne lirai pas vos votes, il y aurait trop de palinodies. (Mouvements divers.)

M. de Pressensé. — Et moi je ne relèverai pas les paroles d'un vieillard en colère. Dans un banquet, au plus fort de l'affaire, M. Clemenceau a fait l'éloge de l'unité de la

teurs, mais contre eux. J'ai fait moi-même cette démonstration, et je n'y reviens donc pas.

Mais l'évêque de Chartres, s'étant demandé « par quel renversement des rôles, par quel monstrueux déni de justice, au lieu de sévir contre les fauteurs du désordre, on a sévi contre leurs victimes en privant d'honneurs citoyens du libre exercice de leur culte », dénonce les causes d'un tel « abus de pouvoir ». N'y a-t-il pas un plan systématique organisé par les sectes ennemies de notre foi pour en entraver la pratique et arriver à fermer nos églises en y suscitant des troubles et des désordres ? Mgr Bouquet semble n'en pas douter. J'en suis moins sûr que lui, parce que les troubles et les désordres ainsi suscités dans les églises sont tout de même trop rares — ils sont même plus rares depuis la séparation qu'autrefois — pour qu'on les doive imputer à une organisation générale. Mais l'évêque me paraît on ne peut mieux avisé d'y voir, « en ce qui concerne l'église de Saint-Jean, les conséquences d'un vote récent au sujet des réparations demandées pour les églises de Châteaudun ». Nous avons mentionné ce vote. Châteaudun a trois églises. Le Conseil municipal, pour se soustraire au devoir de les entretenir, décide que la population n'avait besoin que d'une seule église et qu'on pourrait donc abandonner les autres ou les désaffecter. Bien mieux : on insinua que l'administration diocésaine ne verrait pas d'un mauvais œil cet abandon. « De là, dit Mgr Bouquet, à ouvrir la voie à des désordres dans une église pour arriver à interdire la prédication, puis à fermer l'église, il n'y a qu'un pas. » Et sans doute espérait-on « que les fidèles, si odieusement insultés, se révolteraient, qu'on en viendrait aux mains dans le lieu saint et qu'on aurait ainsi un prétexte de fermeture, afin d'assurer la tranquillité publique ». Mais « la patience et l'endurance du clergé et des fidèles ont déjoué ce plan misérable ». On a dû « se borner pour cette fois à prononcer une interdiction illégale en attendant que l'on procède, un autre jour, à une fermeture illégale ».

La lettre de l'évêque de Chartres rend toutefois plus difficile ce dernier attentat à la liberté du culte, et non pas seulement à Châteaudun, mais partout où des municipalités sectaires seraient tentées de poursuivre par les mêmes moyens le même dessein.

Julien de Narfon.

Une lettre de Mgr Turinaz. — La Croix publie une longue lettre ouverte de Mgr Turinaz, évêque de Nancy, au ministre de l'instruction publique, sur les nombreuses et graves atteintes portées par les instituteurs officiels à la neutralité scolaire. — J. DE N.

Le Château de la Brède

L'un des grands ancêtres de la Révolution immortalise La Brède où tout se résume dans sa mémoire illustre. Ni la tour machicolée du quinzième siècle, ni le corps intérieur du logis du treizième, ni les vastes douves creusées dans le roc, alimentées d'eau vive et leurs trois ponts-levis, ni l'existence battante de la forteresse féodale, rien de ce qui mériterait d'attirer l'archéologue, ou de retenir l'historien, n'offre plus d'intérêt. La Brède c'est Montesquieu.

A peine sait-on qu'à gauche d'un vestibule voûté d'ogives l'on vient de traverser une salle ornée de portraits d'ancêtres, à la cheminée en fer à cheval bizarre, en hâte on a pénétré dans la chambre et le cabinet de travail du fameux écrivain. Son souvenir vit ici, évoqué par son bureau, ses meubles, ses tentures, les menus objets au milieu desquels il a passé, et que, pieusement, ses descendants conservent. Son ombre, railleuse, dans ses *Lettres persanes*, crétule, illusionnée par les mystifiantes *Annales de Tite-Live*, dans sa *Grandeur et Décadence des Romains*, froide, drapée de plis rigides, visionnaire d'avenir dans son *Esprit des lois*, tout transluce d'un nuage confus de reminiscences classiques, de silhouettes universitaires, de cours, d'études et d'examen. Et la pensée vous emporte aux jours de l'immortel magistrat. On revêt cet esprit clair, incisif, précis, cet ensemble littéraire que l'on dirait écrit par Mansart et dessiné par Lenôtre, ce style sobre d'images, arrondi comme les fies des boulingrins du grand parc ; ces phrases aux allées rectilignes, ratiées par les Alvarez et les Lhomond du dix-septième, aux tapis de fin gazon, peignés par nos moralistes. L'on conçoit que, vivant au sein d'une large aisance, établi dans ses œuvres comme le roi dans Versailles, Montesquieu nous ait ingénument avoué « n'avoir jamais connu le chagrin... »

Un escalier en colimaçon vous conduit à sa bibliothèque monumentale, véritable tour d'ivoire de ce philosophe des hauteurs, bon prince des Lettres, au demeurant, ami d'Helvétius, ennemi de Voltaire, de mœurs douces et sans passions, qui méprisait au fond le commerce des hommes, jugé négligeable, jeta pourtant de La Brède les premiers cris de liberté politique, de « liberté du citoyen français » entendus par les foules.

A père libéral fils autoritaire. Son petit-fils, pris d'avarice pour les excès de doctrine sortis des principes posés par l'aïeul, émigra, servit dans l'armée de Condé, s'échappa du désastre de Quiberon, se fixa en Angleterre, dont le bon sens politique l'avait séduit, et finit ses jours dans sa belle résidence de Bridge-hall. Difficilement sauvé de la tourmente, le château de La Brède a pu rentrer dans la famille de Montesquieu. Comme d'autres qu'accablait le fardeau d'un pesant héritage littéraire, et comme le baron Charles, son père, historien dont les travaux restent inédits, le baron Pierre est sans ambitions. Il vit à La Brède en conservateur de musée. Il laisse à ses nombreux cousins le soin de perpétuer le nom, désormais célèbre.

Indépendamment des enfants du baron Henri, du baron Gaston et de son fils, le baron Alain, d'autres branches des Montesquieu habitent le Loir-et-Cher et l'Ouest.

Aux jours de courses seulement, courses de plat, courses d'obstacles, qu'on lieu en avril, mai, novembre et décembre dans le parc du château, La Brède, assez proche de Bordeaux s'anime. Avant la mort du baron Henri, du château de Fougères, voisin immédiat, des dîners, des bals, suivaient ces réunions sportives. Elles attirèrent la société bordelaise, car il y a un Tout-Bordeaux.

La Brède est son champ de course select, le Chantilly, l'Ascot du Sud-Ouest. Bordeaux a ses propriétaires d'écure ; MM. Gueyrier, de Nexon, Clossmann, Meller, etc. Gueyrier possède des salons tels que ceux de l'Escayrac de Lautre, des Henry Johnson, de A. Lalande, des B. Damas, des Léon Prom, des Ch. Blanchy, des A. Sewart, des H. Cruse, des J. Maurel, dont quelques-

uns donnent des bals de 2.000 personnes. Bordeaux a sa haute société : comte et comtesse de Lostrange, comte et comtesse de Palaminy, M. et Mme Maxime de La Caze, baron et baronne Gérard de Sigalas, capitaine et Mme du Laurens d'Oiselay, M. et Mme Maurice Blanchy, baron et baronne Joseph de Lamothe, M. et Mme de Baucourt, lieutenant et Mme de Lamotte, M. et Mme W. Chabanneau, etc., etc. Bordeaux a ses clubs : l'Union, le Club Bordelais, ses sportsmen et ses clubmen : marquis de Chabans, de Chabot, de Canolle, comte et vicomte des Grottes, barons de Barry et Henri Nivière, MM. de La Taille, de Juge, de Vallady, Favin-Lévêque, Lawton, G. de Vallendé, Duffour de Raymond, J. Marcihaac, Roger de Vallendé, ces trois derniers commissaires des courses, etc., etc. Bordeaux a ses jolies demi-mondaines que Paris lui enlève. Bordeaux enfin a sa rue Esprit-des-Lois sur laquelle ouvre son Jockey-Club logé dans le grand théâtre Louis, sa merveille.

Et Bordeaux a ses vins incomparables, dont, par malheur, trop de concurrents, jaloux de son monopole, comme si Montesquieu, raisonnant les lois afin d'en soutenir l'esprit, leur en avait donné l'idée, ont, eux aussi, tiré la quintessence, l'arôme, le délicieux esprit du vin, intitulé bouquet, qui, s'il se fabrique à Cognac, ne fleurit qu'en Médoc.

Vivonne.

A L'INSTITUT

L'Académie des beaux-arts vient d'arrêter le programme des différents concours pour le prix de l'importante fondation Roux. dont l'ensemble représente cette année une somme de 33.420 francs.

Elle propose comme sujet, pour la peinture : *la Paix*, et laisse aux concurrents la faculté de traiter leur composition avec une ou plusieurs figures. Trois prix, de 5.000, de 2.700 et de 2.000 francs.

Pour la sculpture : *la Colombe et la Fourmi*, à traiter en ronde-bosse. Quatre prix, de 5.400, de 3.000, de 2.000 et de 1.300 francs.

Pour l'architecture : « Une ambassade de France dans un pays d'Extrême-Orient. » Trois prix, de 2.700, de 1.300 et de 1.000 francs.

Notons, dans l'exposé du programme que nous venons d'indiquer pour l'architecture, cette curieuse remarque, relative au projet d'une ambassade en Extrême-Orient :

Une récente expérience a démontré que le territoire, considéré comme français par une fiction internationale et diplomatique, sur lequel s'élève l'ensemble des édifices nécessaires, doit être circonscrit de façon à pouvoir éventuellement résister à quelque surprise.

A l'Académie des inscriptions, hier, discussion des titres de MM. Théodore Reinach, Fournier, Rivière, de Mély et Adrien Blanchet, candidats au fauteuil du regretté professeur Hamy. L'élection aura lieu vendredi prochain.

Ch. D.

Le Tremblement de terre

LA CROIX-ROUGE FRANÇAISE

Les trois sociétés de la Croix-Rouge ayant maintenant établi leur bilan, le Comité permanent de secours aux sinistrés a été convoqué pour lundi, rue Matignon.

Au cours de sa réunion, MM. le vicomte Emmanuel d'Harcourt, le vicomte de Nantois, le docteur Bouloumié et Mme la comtesse Lunzi prendront une dernière décision concernant la répartition des fonds en reliquat et des dons en nature dont disposent encore les trois sociétés, et leur renvoi à M. Dumontet, président de la Chambre de commerce française de Naples.

M. de Valence, secrétaire général de la Société de secours aux blessés militaires, a repris, hier, la direction de ses services, rue Matignon.

Mme Feuillel, infirmière-major générale de l'Union des Femmes de France, rentre lundi à Paris.

Sommes reçues à la Société française de secours aux blessés militaires. (Siège central : 49, rue Matignon.)

Mlle de Martimprey, 10 fr. ; Société française de sauvetage, 100 fr. ; marquis et marquise d'Aoust, 400 fr. ; Eglise réformée évangélique de Pentemont (quêté), 329 fr. 05 ; M. Jules Sibille, 5 fr. ; la « Savoie libérale » (troisième versement), 111 fr. ; veuve Perraton et fils (Chambéry), 39 fr. 45 ; Comité de Nangis, 200 fr. ; Comité de Périgueux, 400 fr. ; Comité de Chinon, 400 fr. ; la *Revue de l'Yonne*, 224 fr. ; Comité de Nîmes, 176 fr. ; Comité d'Abbeville, 485 fr. ; sous-Comité des Dames de Châteaurenault, 22 fr. ; Anonyme, 200 fr. ; L. C., 100 fr. ; A. Martin-Saxton, 5 fr. ; Comité de Charleville, 400 fr. ; Comité de Dieppe, 352 fr. ; Comité de Lure, 50 fr. ; Comité d'Orange, 40 fr. ; Comité de La Flèche, 50 fr. ; l'*Adieu* (Grenoble), 30 fr. ; cinquième Bureau, à Bourges, 370 fr. ; M. et Mme Henri Lavedan, 50 fr. — Total : 3.614 fr. 50.

Comité de Bordeaux, 2.435 fr. 75 ; Comité des dames de Besançon, 193 fr. 40 ; Comité de Luxeuil, 293 fr. 15 ; Comité de Fiers, 430 francs ; Ville de Conches, 143 fr. 50 ; Comité de Langres, 500 fr. ; M. R. Fournier-Sarlovèze, 100 fr. ; le *Progrès de l'Oise*, de Compiègne, 452 fr. 25. — Total : 3.948 fr. 05.

Anonyme L. C., 80 fr. ; Comité des hommes de Besançon (souscription envoyée directement à l'ambassade de France à Rome), 500 francs.

EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

Sommes reçues à l'ambassade d'Italie : Commune de Saint-Ambreuil (Sud-Loire), souscription faite par le maire, M. le baron Thénard, 255 35 ; M. Valdo frères, 500 » ; Académie de Michéville (souscription), 1.634 50 ; Mineurs de Moutiers, 563 20 ; Une somme de 8.370 francs a été envoyée par l'hôtel Ritz (produit d'une soirée de bienfaisance donnée le 17 janvier).

Le duc de Litta Visconti, qui avait offert aux sinistrés valides de Sicile et de Calabre d'aller coloniser, dans des conditions que nous avons indiquées, sur sa terre de Myakka, en Floride, nous avise qu'il a reçu une quantité considérable d'engagements émanant de commerçants, d'ouvriers, de fabricants de machines, d'agriculteurs, etc.

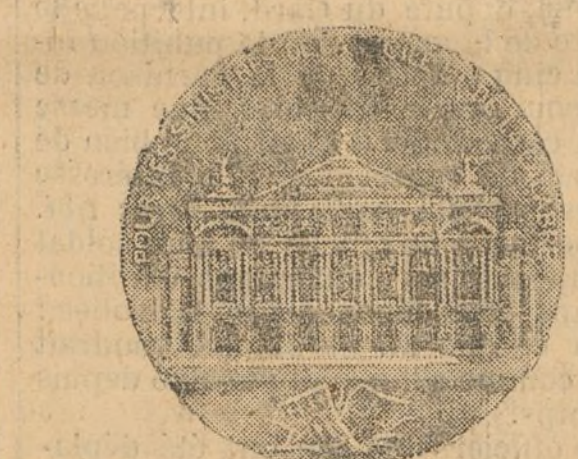
Il constitue en ce moment un comité d'organisation de la Nouvelle-Messine, qui répondra à ces engagements dans la plus large mesure possible.

Au nombre des futurs colons se trouvent plusieurs Français, qui offrent de partir en Floride avec des orphelins de sinistrés qu'ils s'engagent à adopter et à élever.

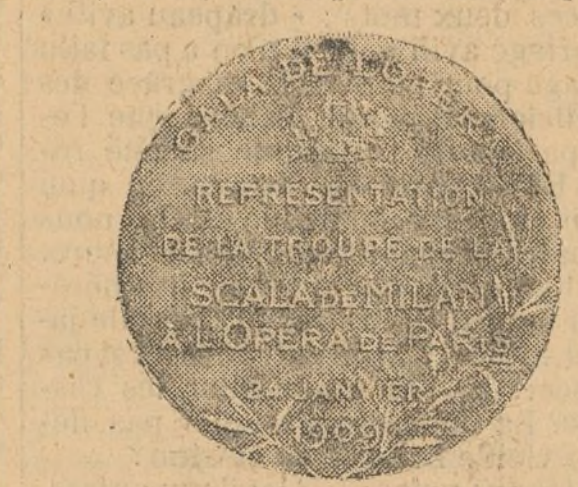
UNE MÉDAILLE COMMEMORATIVE

L'admirable représentation de gala du 24 janvier donnée à l'Opéra de Paris par la Scala de Milan au profit des victimes laissées dans les mémoires une ineffaçable impression.

On a voulu cependant en matérialiser



le souvenir. Et une médaille commémorative vient d'en être frappée. Cette médaille, dont nous reproduisons la photo-



graphie (face et revers), est l'œuvre de M. Agry. Elle est destinée à tous ceux qui ont pris part à l'organisation et à la réalisation de cette grande fête de charité internationale.

De Rouen :

Sous le patronage de la municipalité, une représentation au bénéfice des sinistrés de la Calabre et de la Sicile a été donnée hier soir au théâtre des Arts, devant une salle archicomble, avec le concours de Mme Georgette Leblanc.

La remarquable artiste interprétait deux actes de *Thais* et la *Navarraise*. Elle a été admirable dans ces deux rôles si différents et rappelés plusieurs fois par une salle enthousiasmée.

Le spectacle était complété par *Paillassé*, bien joué par la troupe du théâtre des Arts.

De Cannes :

Le Casino municipal avait organisé ce soir une matinée de gala en faveur des sinistrés. Elle a eu un très gros succès avec un programme exceptionnel. On a joué les *Noces de Jeannette* avec Mlle Perceval et M. Cadlo, et après un intermède qui a permis d'applaudir les solistes de l'orchestre et Mlle Lili Devoyard, une exquise cantatrice, on a donné *Cauchette* avec Mlle Cécile Ketten et le ténor breton Caubert.

Au livre d'or des souscripteurs qui sera adressé à S. M. la reine d'Italie, étaient inscrits :

La comtesse Arnould, colonel Destelle, André Capron, Albert Guignol, docteur Baradat, Jumeau, von André Alexander, comte et comtesse Clemence des Marne, baronne de Hoffmann, Guilo Silva, vicomtesse de Liss, général et Mme de Vacaere et un très grand nombre de nos hôtes de la colonie étrangère.

La recette a été fructueuse. — PALLES.

Lettres d'une vieille Dame

II

BLANC PARTOUT

Je connais à présent ton appartement comme si je l'avais vu. La distribution en est logique et normale ; les pièces de réception, contrairement à ce qui a lieu dans les maisons « modernes », n'y occupent pas toute la place, au détriment des pièces d'intimité ; puis, il n'y a pas plus de portes qu'il n'en faut, chose rare et précieuse ; enfin, plafonds et murailles ne sont heureusement pas surchargés, d'après ta description, de rosaces, de corniches, de moulures, de panneaux, de toute la pâtisserie Louis XV ou Louis XVI que les propriétaires d'aujourd'hui imposent, bon gré mal gré, uniformément peinte en blanc, à leurs infortunés bailleurs.

Le blanc est une couleur délicieuse, à condition de n'en pas abuser ; on en met partout maintenant, dans les antichambres et dans les salles à manger, dans les salons et dans les salles de bains ; de sorte qu'il est devenu odieux à ceux mêmes qui l'aiment le plus.

A chaque pièce sa couleur, selon sa destination, et puisque tu as la chance de posséder des murs unis où il est possible de coller du papier ou de tendre de l'étoffe, profites-en pour essayer d'harmoniser entre elles toutes les colorations des différentes pièces de ton logis. Pas de chocs brusques, pas de sauts de l'une à l'autre. Adopte des tonalités rompuées, cendrées, ni trop claires ni trop sombres, sur lesquelles l'œil se repose ; on se lasse vite des couleurs violentes. Quant aux transitions d'une pièce à une autre, elles peuvent s'accomplir par le ton des peintures. Par exemple : imaginons que tu choisisses un papier vert, du vert des tiges de narcisses pour l'antichambre, et un papier jaune, du jaune roussi de certains chrysanthèmes pour la salle à manger, qui t'empêcherait de faire peindre du ton de ce jaune roussi les boiseries et les portes de l'antichambre et de ce vert si fin celles de la salle à manger ; ainsi de suite. Le jaune est la plus belle couleur ; le rouge, est souvent vulgaire ; quant aux bleus, il en est d'adorables, mais, à moins qu'ils ne soient très légers, ils s'éclaircissent mal le soir, — la lumière artificielle ne parvient pas à les ranimer.

Le blanc, enfin, j'ai souvent rêvé d'une pièce toute blanche, où il n'y aurait, sauf le ton des bois des meubles et les ors des bronzes, que des choses blanches, des porcelaines blanches, des peaux de bête blanches, des étoffes blanches ; mais, aux fenêtres, j'installerais sur tringles de longs et larges stores de soie, l'un blanc, l'autre jaune-bouton-d'or, l'autre vert-jour pousse, l'autre orange, afin de varier, selon l'intensité de la lumière extérieure, selon aussi la couleur de mes pensées, la couleur de la lumière et les jeux des reflets parmi toutes ces blancheurs. Ce serait, je crois, charmant. Pourquoi ne l'essayerais-tu pas dans le petit salon qui sépare ta chambre du « salon de compagnie », comme on disait quand j'avais vingt ans. Médite sur tout cela et fais-moi savoir tes décisions.

Delphine.

JOURNAUX ET REVUES

L'Administration

Tandis que l'administration ferait beaucoup mieux de veiller aux intérêts des pauvres administrés que nous sommes et tandis que, par exemple, elle devrait assurer nos communications téléphoniques et postales, à quoi s'occupe-t-elle ? A divers jeux et, notamment, à taguiner les facteurs.

C'est une petite histoire, que raconte le *Temps*.

Au mois de décembre, on donne des étrennes aux facteurs. On en donne à tout le monde ; mais il ne s'agit ici que des facteurs. Cela ne regarde pas beaucoup l'administration. Et, en 1895, une circulaire annonça que désormais l'administration ne s'occuperait plus des générosités que nous avons pour ses employés : ils les répartiraient parmi eux comme ils voudraient. C'est assez naturel ; l'extraordinaire était que l'administration n'eût pas toujours eu cette simple sagesse.

Les facteurs organisèrent les choses à leur guise. Et puis, ils crurent qu'ils avaient trouvé un système meilleur et ils rêvèrent de le mettre en pratique.

Mais, au mois de novembre dernier, une circulaire administrative fut adressée aux facteurs ; elle ordonnait que « le soin de recueillir les étrennes » fût, dans chaque quartier, confié à un collecteur unique, désigné comme de coutume par ses collègues.

Justement, les facteurs voulaient changer de méthode, cette année.

Alors ils protestèrent. Bientôt, ils se soulevèrent, à l'exception de trois, qui avaient, il faut croire, une opinion quasi religieuse sur la façon de recevoir des étrennes. Ces trois-là durent comparaître devant le conseil de discipline ; ils plaideraient l'incompétence de l'administration, mais le conseil de discipline trouva l'administration fort compétente et déclara que les trois dogmatistes méritaient, à son avis la peine dite de changement de résidence.

Les trois dogmatistes sont allés au Conseil d'Etat, qui vient de leur donner gain de cause et qui annule purement et simplement leur condamnation, « pour excès de pouvoir ».

Ainsi, l'administration s'était mise dans un mauvais cas. Elle ne pouvait pas se tenir tranquille ? Elle se tient si bien tranquille, et beaucoup trop, quand elle devrait servir les intérêts des contribuables !

Une autre fois, cette énergie qu'elle est capable de consacrer à la taquinerie des petits fonctionnaires comme à la taquinerie des abonnés du téléphone, ne voudra-t-elle pas l'employer à l'amélioration de la besogne utile dont elle est chargée ?

André Beaunier.

La Presse de ce matin

LA POLITIQUE

Le Gaulois :

La séance d'hier à la Chambre des députés.

La Chambre n'a pas moins interdit aux officiers d'aller à la messe. Ainsi l'on a fait la Révolution de 1889, trois républiques, le suffrage universel, l'égalité devant la loi, pour en aboutir à la loi qui défend aux officiers hors du droit commun.

On rétablit pour eux le ghetto. Sans eux, le gouvernement ne resterait pas vingt-quatre heures au pouvoir, les députés et les sénateurs instantanément démissionnaires. C'est ainsi, au lieu de la République, que nous aurions à la coupe de pied quelque part, ce qui suffirait ; la France serait la proie de ses voisins et nul ne pourrait gagner sa vie. Nous ne sommes tous que par eux et nous leur refusons le droit que tous nous avons.

Le Radical :

Quand l'Eglise manifeste, soit à une réunion de cercles catholiques, comme à Laon, ou autre part, on est sûr d'avance que ce ne peut être qu'une manifestation de la réaction. C'est ainsi que nous ne lui reprochons rien des faits et gestes.

Elle est parfaitement libre d'exprimer ses rancœurs et ses espoirs. Mais la République est, à son tour, tout aussi libre de révoquer les fonctionnaires, civils ou militaires, de ne point marquer par leur présence leur approbation d'actes ou des paroles hostiles. La messe, oui, tant qu'elle voudra. La manifestation, non. Plus d'équivoque.

La Lanterne :

Nous voulons une armée républicaine, dévouée aux institutions du pays, et non pas une armée de caste, où dominent les réactionnaires. C'est aussi, sans aucun doute, l'opinion de M. de Pressensac. Mais il paraît croire que ce résultat pourra être atteint sans effort, et qu'il n'y a qu'à laisser faire pour que l'armée se démocratise d'elle-même.

C'est là une erreur profonde. Si la liberté était laissée aux officiers de manifester hautement leurs opinions, nous en verrions probablement de belles et elles ont servi de prétexte à la plupart des officiers sont des adversaires résolus de la République.

ECHOS & NOUVELLES

Le Journal :

De Macon.

Un plaideur mécontent. M. Bouchacourt, a fait appeler dans la salle des Pas-Perdus, l'avocat d'une demoiselle de Lambert, qui avait obtenu gain de cause contre lui. Cet avocat, M. Célestin Violand, bâtonnier de l'ordre, conversa quelques instants avec M. Bouchacourt. Celui-ci le frappa violemment ensuite avec sa canne, sur la tête et au visage.

Le Petit Parisien :

De Lyon.

Un terrible accident s'est produit cet après-midi à Saint-Fons, sur la ligne ferrée de Lyon à Marseille.

Le train Cote d'Azur rapide n° 45, allant de Paris à Marseille, passe à Saint-Fons à 3 h. 29 du soir. Le convoi était signalé, la gare-barrière de passage à niveau de la rue de l'Industrie avait fermé la barrière, lorsque s'engagea, par le pontillon, un vieillard infirme et apparemment sourd. En effet, on entendait le grondement du rapide à quelques centaines de mètres, et le vieillard cheminant lentement sur la voie.

La gare-barrière se précipita vers lui ; elle le saisit, l'entraîna jusqu'à ce qu'il fût sous les roues du rapide et le train surgissait avec un effroyable tourbillon d'air.

Happés dans le remous, l'homme et la femme furent jetés sous les roues et broyés.

Lui est un nommé Dominique Dautot, âgé de quatre-vingt-trois ans. Elle se nomme Mme Clément, cinquante-deux ans. Elle était à son poste de gare-barrière depuis vingt ans. Finisseurs de la gare, elle avait sauvé des imprudents en danger de mort. Elle laisse plusieurs enfants.

Le Petit Journal :

De Tarbes.

Au moment où l'express de Bayonne à Toulouse arrivait hier soir à la gare de Jour-de-Loup, un bruit de vitres cassées se fit entendre.

Des voyageurs de commerce, parmi lesquels se trouvait M. Lehman, demeurant rue de Crussol, à Paris, constatèrent que la portière de ce compartiment était ouverte à contrevoile.

L'arrivée à la gare de Lourdes, les remarquèrent que le plancher et les banquettes étaient recouverts de larges flots de sang ; sur l'intérieur des banquettes, on trouvait des traces de sang et des taches sanglantes.

La sonnette d'alarme n'avait pas été actionnée.

Le wagon a continué sa route jusqu'à Tarbes, où il a été arrêté et dirigé sur une voie de garage où la gendarmerie et le commissaire de police ont procédé aux premières constatations.

Les recherches opérées sur la voie ferrée entre les stations de Saint-Pré et de Lourdes sont restées infructueuses.

L'enquête va maintenant rechercher le voyageur qui descendit à Lourdes du compartiment susmentionné, et qui pourrait simplement s'être blessé par suite du bris de la glace.

De Tours.

Un ancien employé de la « maison paternelle » de Mettray a fait hier une déclaration au sujet des canchets.

Il dit y avoir conduit, il y a deux ans, des élèves pour des fautes peu graves ; un élève y a resté cinq jours, avec de la soupe, du pain et de l'eau contre nourriture au public.

Cet employé aurait quitté l'établissement pour avoir compati aux souffrances des enfants.

AUX ÉCOLES BERLITZ

Mme Anstruther a donné hier dans la coquette salle Berlitz, sous la présidence de Mme Daniel Lesueur, une conférence très intéressante sur la femme en Angleterre. L'éminente et sympathique femme de lettres a présenté une conférence au public dans une petite allocution spirituelle et charmante.

Mme Anstruther s'est attachée d'abord à prouver que les Français ne connaissent presque pas les Anglaises, — que le peu d'écrivains qui se sont occupés d'elles se sont généralement trompés. Les différences de mœurs sont dues aux différences de lois dans les deux pays, — lois qui protègent la jeune fille et qui permettent à la femme de se créer une existence indépendante. Telle propriété rurale exploitée elle-même ses terres et leur fait rapporter davantage, — et quand on lui demande comment cela se fait : « Parce que je suis femme », répond-elle, et que mes ouvriers travaillent deux fois mieux pour une femme ».

On peut essayer d'analyser cette conférence, mais il serait impossible de rendre le charme de la conférence, la grâce avec laquelle elle a su intéresser son auditoire. Passant par ses lèvres, l'anglais n'était plus cette langue aux sons difficiles contre laquelle nous avons tous plus ou moins lutté, c'était une langue pure et harmonieuse. Comme l'a très justement fait remarquer M. Berlitz, si toutes les femmes ressemblaient à Mrs Anstruther, personne ne voudrait s'opposer à leur entrée dans le monde des affaires et de la politique.

G. D.

QUELQUES CROIX

CHEVALIERS

M. PRÉLAT

Inspecteur d'académie : directeur départemental de l'enseignement primaire du Nord. Trente et un ans de services. Agrégé de philosophie, successivement maître d'études, répétiteur, professeur, puis inspecteur d'académie, M. Prélat a toujours été apprécié pour ses qualités de tact, de finesse, d'esprit de conciliation. Placé depuis plus de quatre ans à la tête de l'important service de l'enseignement primaire du Nord, il a su, par un caractère très ferme et très droit, une grande pondération et un jugement très sûr et très pénétrant, accomplir avec succès la tâche lourde qui lui était confiée.

M. CUVILLIER

Directeur du collège Rollin. Parisien, fils et petit-fils d'universitaires. Ancien élève de l'Ecole normale supérieure, agrégé de grammaire. Après un court séjour aux lycées d'Orléans et de Reims, a exercé les fonctions de professeur au lycée de Vanves, puis au lycée Condorcet.

Mais ses goûts le portaient vers l'administration, et en 1896 il était nommé censeur au collège Rollin. Dès l'année suivante il passait au lycée Louis-le-Grand. En 1902, l'horizon universitaire devint nouveau du côté du lycée Janson-de-Sailly. Un vent de fronde y soufflait et la nécessité se fit sentir d'introduire dans l'administration de cet établissement une autorité à la fois souple et ferme.

M. Cuvillier était tout désigné, et s'acquitta avec un tact parfait de la mission délicate qui lui était confiée. La direction du collège Rollin fut la juste récompense de ces services exceptionnels. Depuis quatre ans qu'il occupe ce poste important, il a su concilier la sympathie de ses collaborateurs et des familles, en même temps qu'il continuait les traditions de vigilance, de clairvoyance et de fermeté de son prédécesseur.

M. BOUDART

Professeur de mathématiques au lycée de Bordeaux, dont il est originaire. Appartenait à la préfecture de la Seine lorsqu'il fut admis à l'Ecole normale supérieure (section des sciences). Dès ses débuts en 1875 au lycée d'Alençon, il montra ces qualités de conscience et de dévouement qui devaient faire de lui un des maîtres les plus estimés de l'université.

« PAR FIL SPÉCIAL »

Par Albert GUILLAUME



Machiavélisme

— Enfin, Gustave, qu'en dis-tu de ces tremblements de terre aux quatre coins du monde ?
— Tout ça c'est des manœuvres, rapport à l'impôt sur le revenu : Caillaux cherche à nous empêcher d'émigrer sur la rive étrangère...

Entre elles

— Cette femme-là, ma chère, on ne devrait pas lui laisser circuler qu'avec la grosse étiquette rouge des pharmaciens : *Poison dangereux*...
— Et sans même ajouter : *Usage externe* !

Fille d'Eve

— Vous savez que l'Etat défend aux dames d'avoir sur elles une seule cigarette ?
— Le gros malin !... Il sait bien que le jour où ça nous serait permis, nous ne fumerions plus du tout...

Et puis quoi, encore ?

On parle de mettre un droit de timbre sur les numéros de vestiaire au théâtre.
— Allô ! C'est toi, Lucie ? J'ai les places pour les Variétés... Dis à François d'aller vite chercher une feuille de papier timbré pour le reçu à l'ouvreuse...

(ancien lycée de Vanves) aura lieu le jeudi 11 février, à sept heures et demie, sous la présidence de M. Maurice Donnay, de l'Académie française et ancien élève du lycée.

L'Abri. — La huitième vente annuelle de « l'Abri », société de secours au moment du terme, 3, rue Voltaire, aura lieu les 3 et 4 février, 55, rue de Ponthieu.

Pour les enfants. — L'œuvre du Joyeux Noël, présidée par Mme S. Grandjean, vient d'établir le bilan de sa distribution annuelle. Elle a fait, cette année, grâce au concours de ses généreux souscripteurs, plus d'heureux que jamais.

Ses grands paniers de jouets ont porté la joie à six cents cinquante enfants et établissements, à 48.000 enfants pauvres, et à près de 5.000 autres enfants, pupilles de l'Assistance publique.

Des envois considérables d'effets neufs ont été remis, en outre, aux hôpitaux pour les enfants convalescents.

L'œuvre du Joyeux Noël s'adresse à tous, sans distinction de parti ni de culte. Elle ne connaît qu'une catégorie de clients : les enfants pauvres.

Comité commercial franco-allemand. — La commission des Transports se réunira le lundi 8 février, dans la salle de l'Union des syndicats de l'alimentation, rue de Palestro.

L'ordre du jour comprend la discussion de rapports faits par le maire de Colmar et par des représentants de la Chambre de commerce de Strasbourg, de la Société industrielle de Saint-Marie-aux-Mines, sur divers projets destinés à améliorer les communications, par canaux ou voie ferrée, avec l'Alsace.

Conférence. — De même qu'ils ont une influence sur les océans, le soleil et la lune ont une influence sur les continents et, comme la mer, l'écorce terrestre a son flux et reflux.

C'est ce que M. Lallemand, le savant membre du Bureau des longitudes, avait entrepris d'exposer hier devant un public nombreux, à l'hôtel des Sociétés savantes.

Au moyen de projections, il a montré comment lord Kelvin, sir Horace et Georges Darwin, et le professeur Eckert sont parvenus à mettre en évidence, à l'aide d'ingénieux instruments dont le pendule est le principal, un phénomène caractérisé par des variations qui ne se calculent que par des millièmes de micron, c'est-à-dire par des cent millièmes de millimètre.

Le conférencier a ensuite expliqué la théorie d'après laquelle la terre prendrait la forme d'un tétraèdre, transformation qui se ferait en deux phases, de torsion ayant pour effet de constituer parmi les masses terrestres une zone plus faible, où se trouvent les volcans et se produisent les tremblements de terre.

Les Revues. — La Revue des Deux Mondes commença, dans la livraison du 1^{er} février, la publication des articles de M. G. Hanotaux sur l'achèvement du régime de la Monarchie de Louis XVI. « Au Conclat de la Monarchie », elle contiendra une étude sociale du comte d'Haussonville : « Misères et salaires de femmes : celles qui travaillent à domicile » ; la première partie du roman de M. Edouard Rod : « Les Unis » ; une étude scientifique sur les tremblements de terre par M. Stanislas Meunier, etc.

Avis aux maîtres de maisons. — Si votre éclairage au gaz vous donne des ennuis, si la lumière n'est pas régulière, adressez-vous de suite au Service d'abonnement d'éclairage de la Société du Bec Auer, 21, rue Saint-Fargeau. Un inspecteur des maîtres vous ira voir et vous expliquera que, moyennant un abonnement des plus réduits, vous pourrez faire entretenir tous vos becs Auer en parfait état de fonctionnement. En province, s'adresser aux succursales de la Société.

AFFAIRES MILITAIRES

Les engagements volontaires. — D'après les statistiques établies en ce moment par le ministère de la guerre, on peut constater une augmentation sensible dans le nombre des engagements. Dans le seul département de la Seine, il avait été reçu 2.454 engagements en 1937 ; cette année, ce chiffre s'est élevé à 3.352.

Si la situation n'est pas encore celle qui fut escomptée lors du vote de la loi de deux ans, on voit qu'elle tend à s'améliorer, grâce aux avantages accordés aux engagés.

M. Chéron dans l'Est. — M. Chéron, sous-secrétaire d'Etat à la guerre, procède à la visite des principaux camps retranchés de la frontière de l'Est.

Hier, le sous-secrétaire d'Etat était à Toul. Ce matin, il est arrivé à Nancy. Il a inspecté le nouvel hôpital militaire, dont la construction touche à sa fin.

M. Chéron s'est ensuite rendu à Verdun où il est arrivé ce matin, accompagné de MM. Gambier, directeur de son cabinet, et Adrian, sous-directeur de l'intendance. Le sous-secrétaire est allé à l'hôpital mixte de Saint-Nicolas, dont il a parcouru les salles militaires.

L'état sanitaire de la garnison de Verdun est relativement satisfaisant.

Cadres de réserve. — Le général de brigade (chirurgien) commandant supérieur de la défense de la Corse, gouverneur de la Corse,

Gazette des Tribunaux

NOUVELLES JUDICIAIRES

Un vit incident a marqué la dernière audience du procès de Jeanne Gilbert, l'empoisonneuse de Saint-Amand. M. Joseph Ménard, dans la lettre très élogieuse et très modérée qu'on va lire, l'expose en protestant avec raison contre un procédé tout au moins anormal :

Monsieur le garde des sceaux,

J'ai le devoir de soumettre à votre attention des incidents qui se sont produits mercredi dernier à l'audience de la Cour d'assises de Bourges.

Au cours de son réquisitoire contre la femme Gilbert, accusée du crime d'empoisonnement, M. l'avocat général crut devoir communiquer au jury une lettre adressée à l'accusée détenue par sa fille, une enfant de dix ans.

« Voilà, disait-il, le document dont va se servir la défense, document qu'elle a forgé. « A une interruption courtoise de l'avocat : « Mais je ne connais pas cette lettre ! » l'avocat général répondit par des violences.

Quand, après la lecture de l'arrêt, je demandai acte de ce qu'une pièce avait été lue dont ni l'accusée ni son défenseur n'avaient eu communication, l'avocat général s'obstina jusqu'à m'accuser de « dire sciemment le contraire de la vérité » et jusqu'à m'appeler insolent.

Vous jugerez cette attitude et vous aurez à vous demander s'il est de la dignité de la justice que pareilles provocations appellent des ripostes qui trahissent visiblement une trop légitime indignation.

Mais ce n'est pas sur ces faits qu'il me convient d'insister. La question que j'ai l'honneur de soumettre à l'avocat, chef actuel de la magistrature, est celle-ci :

Le document lu par l'avocat général est, de son propre aveu, la copie d'une lettre que la jeune Gilbert aurait écrite à sa mère détenue et saisie par l'avocat général. Le texte, parce que toute la correspondance des prisonniers est soumise à son contrôle.

J'estime que cette copie, qui n'avait pas été versée aux débats et dont rien ne nous permettait de contrôler l'authenticité, aurait dû être communiquée pour que je puisse en réclamer l'original à ma cliente.

Ainsi que j'avais le devoir de déposer les conclusions que j'ai prises, sans les développer d'ailleurs.

Et je vous demande, dans un intérêt supérieur aux conflits qui peuvent surgir entre des hommes, fussent-ils avocats ou magistrats, de vouloir bien donner à cette plainte la suite qu'elle vous paraîtra comporter.

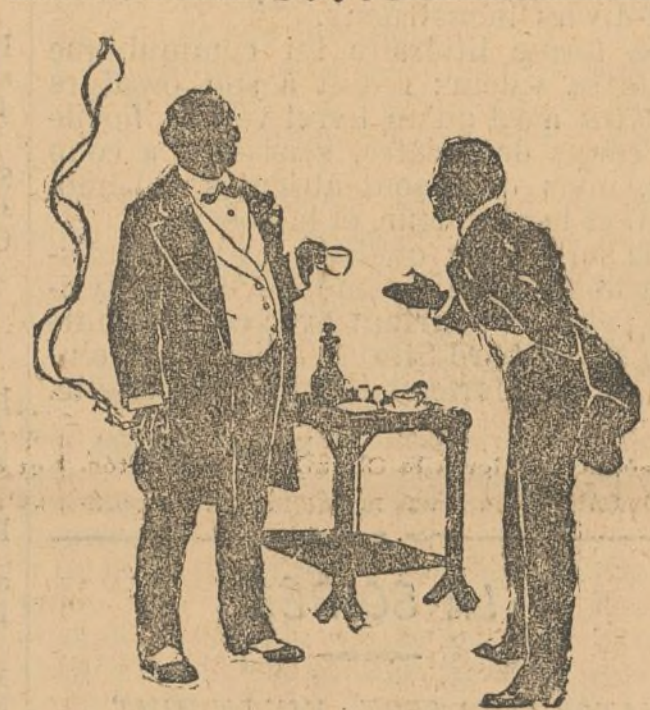
Joseph MÉNARD,

avocat à la Cour de Paris.

mineurs à la débauche, et laissés enfin en liberté sous caution, a été condamné aujourd'hui par le Tribunal correctionnel à six mois de prison et cinquante francs d'amende.

Marseille. — **Condamné à mort.** — Le Conseil de guerre de la 15^e région a condamné aujourd'hui par contumace à la peine de mort et à la dégradation militaire le soldat Grand, du 3^e bataillon de chasseurs.

Le 3 juillet dernier, Grand, surpris en flagrant délit de vol, à la cantine du camp de Champ-de-Villars, par un sergent et un sapeur, tua le sergent d'un coup de feu et blessa grièvement le sapeur. Peu après il s'évada de l'hôpital militaire de Nice où il avait été placé en observation et il n'a pas été retrouvé.



Conte d'après dîner

Il y avait ces temps derniers, tout près de Paris, dans la charmante petite ville de Villiers-sur-Marne, un homme qui se trouvait dans une bien triste situation. S'il mangeait à sa faim, il lui fallait, tellement ses digestions étaient lentes et pénibles, souffrir pendant plusieurs heures des tourments de l'indigestion. Redoutant ces douleurs, notre homme ne vint à ne plus manger ; mais alors, autre mal, il mourrait de faim ! M. Joseph Martin, c'est le malheureux dyspeptique dont il est question, se dit que dans son journal il avait bien souvent lu que les pilules Pink guérissent les maux d'estomac et que sans doute elles seraient aussi bonnes pour lui que pour les autres. Les pilules Pink ont en effet guéri le malade estomac de M. Joseph Martin, et, tout au bonheur de pouvoir enfin manger à sa faim, sans arrière-pensée, il nous a adressé une lettre débordante de joie et de reconnaissance.

Les pilules Pink guérissent aussi l'anémie, la faiblesse générale, les douleurs, la faiblesse nerveuse.

En vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris. Trois francs cinquante la boîte, dix-sept francs cinquante les six boîtes, franco.

Nouvelles Diverses

LA CHARITÉ

Nous avons reçu pour la famille Boyer, recommandée par le Figaro : Mme veuve Personnat, 25 francs ; O. D., 10 francs. Total : 35 francs.

Avec les envois précédents : 395 francs. Nous avons également reçu pour la famille Moutier : de Mme veuve Personnat, 35 francs, ce qui porte à 68 francs la somme reçue pour cette souscription qui, nous le répétons encore une fois, doit être considérée comme close.

LA FORTUNE D'UN CHEVAL

Il y a quelque temps, un riche propriétaire, M. de X..., âgé de soixante-huit ans, mourut. Par son testament il laissait sa fortune à des neveux et nièces. Mais un codicille léguait à son domestique, Benjamin Jossard, une somme de trente mille francs, à charge de prendre soin de son cheval de selle jusqu'à la mort de l'animal.

Jossard, un garçon de trente-huit ans, accepta avec joie cette petite fortune. Mais il remplit avec tant de zèle la volonté suprême de son ancien maître que le cheval, bien nourri et travaillant peu, devint difficile, et, hier matin, en passant sur le quai d'Orsay, il s'emballa et désarçonna son cavalier qui alla se briser le crâne sur le pavé. Jossard est mort le soir même à l'hôpital Laennec.

Que va devenir le legs ? Selon toute justice, les 30.000 francs reviennent aux héritiers du malheureux domestique. Mais il leur faudra en accepter les charges, c'est-à-dire recueillir, nourrir et soigner l'animal qui a tué le légataire !

UN JOLI COUPLE

Le Parquet était informé par une lettre anonyme qu'un nommé Dumont et une femme Emile s'étaient installés de force à Sévres chez une dame... rentière, paralysée, et l'exploitaient impitoyablement.

M. Boucard, juge d'instruction, chargea M. Berthelot, commissaire aux délégations, de faire une enquête. Cette enquête fut concluante. Les deux associés avaient fait signer

à leur victime une reconnaissance par laquelle elle les reconnaissait comme ses colocataires. Ils s'emparaient de tous ses revenus, lui donnant juste le nécessaire. Dernièrement, ils lui avaient volé une somme de 2.000 francs qu'elle avait cachée sous son oreiller espérant la leur dissimuler. Dumont et la femme Emile ont été envoyés au Dépôt.

UNE DÉVALISEUSE D'ENFANTS

Nous avons signalé une femme qui, à la sortie des écoles, dévalisait, dans le vingtième arrondissement, les jeunes enfants, à qui elle promettait auparavant des bonbons.

Cette voleuse opère maintenant dans le troisième arrondissement. Jeune, pale, vêtue de vêtements noirs, elle s'est approchée hier rue de Bretagne, de la petite Gergette Wilhelm, âgée de neuf ans, et de la petite Andrée Wanove, âgée de six ans, et les a dépouillées de leurs boucles d'oreilles et de l'argent qu'elles avaient sur elles. Rue Beaumont, elle avait volé, le matin, une petite fille de six ans, Lucienne Lesieur. La Sûreté a été avisée.

Jean de Paris.

TÉLÉGRAMMES & CORRESPONDANCES

La garnison de Toulon

Toulon. — Le vice-amiral Marquis, préfet maritime, communique la note suivante :

Dans l'intérêt de la population de Toulon et des familles dont les enfants sont en garnison dans cette ville, il y a lieu de démentir de la façon la plus formelle les bruits qui ont couru au sujet de l'état sanitaire de la garnison et en particulier d'une épidémie de fièvre typhoïde et de méningite cérébro-spinale.

A l'heure actuelle, il n'y a eu en traitement dans la place de Toulon que six soldats pour fièvre typhoïde et trois pour méningite cérébro-spinale.

Le médecin-inspecteur, directeur du service de santé du 15^e corps d'armée Calmette, a terminé aujourd'hui son inspection dans les casernes.

Les Allemands et la légion

Charleville. — Aujourd'hui encore, malgré toutes les campagnes entreprises au-delà du Rhin contre notre légion étrangère, trois déserteurs allemands se sont présentés au bureau de recrutement de Mézières pour contracter un engagement dans la légion étrangère. Il s'en était déjà présenté 25 depuis le 1^{er} janvier, ce qui fait un total de 28 pour ce seul mois.

Dans le premier trimestre, on en a compté 130 ; en 1936, 174 ; en 1937, 212 ; en 1938, 174.

L'assassinat de Beville-le-Comte

Chartres. — Il se pourrait que le Parquet ait mis la main sur l'assassin de Mme Callet, la cultivateuse de Beville-le-Comte, que son mari et sa fille, sortis après le déjeuner, trouverent en rentrant, peu d'heures après, la gorge tranchée et la tête presque séparée du tronc.

Les soupçons se sont portés sur les époux Rossignol, — le mari posant au chemin de fer, âgé de vingt-cinq ans, et la femme gardienne d'écue de dix-huit ans, — qui, le lendemain du crime, se rendirent à Lutz-en-Dunois, chez les parents de Mme Rossignol, où celle-ci devait faire ses couches.

Le mari vient d'être ramené à Beville pour assister à la perquisition qui a été faite à son domicile. Cette perquisition a amené la découverte de linge taché de sang et a permis de constater que le rasoir de Rossignol avait disparu. Ce dernier fait est notable, car tout porte à croire que la victime a eu la gorge tranchée avec un rasoir.

Argus.

AVIS DIVERS

RECOLORATION A SEC des cheveux blancs par la **POUDRE CAPILLUS** de la Parfumerie Ninox, 31, rue du 4-Septembre.

LES THÉÂTRES

Aux Bouffes-Parisiens : Première représentation de 4 fois 7, 28, comédie en trois actes de M. Romain Coolus.

Le jour même où M. Henri Poincaré, qui n'est plus sûr que 2 et 2 font 4, était reçu à l'Académie, M. Romain Coolus affirmait, au théâtre des Bouffes-Parisiens, que 4 fois 7 font 28. Il est vrai que M. Romain Coolus, malgré son apparent dogmatisme, n'affiche pas des prétentions de mathématicien, mais seulement des intentions de moraliste. Par cette multiplication symbolique, il nous enseigne que tous les sept ans, à l'exemple du corps, l'âme humaine se renouvelle, et qu'après la quatrième crise, l'évolution est accomplie. La femme est définitivement en possession de l'équilibre, de l'apaisement, et, par suite, de la sagesse. Ainsi, Jules Lemaitre, dans une délicieuse comédie qu'il

appela, avec bonhomie, *l'Age difficile* et qu'il aurait pu intituler également 4 fois 12, 48, appliqua son esprit à étudier ce dernier réveil de jeunesse sentimentale dont la vingt-quatrième et la trente-sixième année peuvent être considérées comme les étapes intermédiaires. Est-ce à dire que la vingt-huitième année des épouses inaugurerait infailliblement pour les maris l'ère de *l'Age facile* où les petites pensionnaires, promues à la dignité conjugale, ont fait le tour des curiosités et consentent à donner audience à la raison ? Une telle affirmation, si préjudiciable au prestige traditionnel de la femme de trente ans, serait sans doute téméraire ; supposons que M. Romain Coolus, en choisissant pour sa spirituelle fantaisie ce titre catégorique, obéît à une loi du genre, qui veut que les faiseurs de proverbes aient, dans leurs propos, le sens du mystère et le goût de l'autorité.

Sa pièce, étrangère à toutes visées prétentieuses, a, en effet, toute la grâce éblouissante d'une comédie de paravent. Avec beaucoup de belle humeur, de verve et de brio, l'auteur de 4 fois 7, 28 développe cette idée que deux érudits peuvent s'apercevoir seulement de leur amour quand l'adultère leur révèle le fond de leurs cœurs. La romanesque n'est point nouvelle : M. Romain Coolus l'a rejoint par le tour ingénieux du dialogue, l'agrément du détail, l'originalité avec laquelle il dessine les caractères des personnages épisodiques. Ce dramaturge est un philosophe qui a renoncé depuis longtemps à la vérité et qui se contente modestement de la part de vérité qu'il y a dans les paradoxes. C'est avec les philosophes de cette famille qu'on fait précisément les hommes d'esprit.

L'anecdote que M. Romain Coolus imagine pour illustrer sa morale est des plus simples. Les Lorbey sont mariés depuis un an et déjà le jeune ménage est arrivé à cet état d'énervement qui précède les catastrophes. Juliette a vingt et un ans et demi, d'où il résulte, d'après les calculs de l'auteur, que son époux a devant lui six ans et demi de tribulations conjugales, exactement. Paul Lorbey n'a point la constance qui serait nécessaire pour endormir son infortunée avec l'espoir d'une tranquillité si lointaine. Il refuse d'approuver, par sa présence, les scènes quotidiennes de flirt au cours desquelles Juliette distribue ses sourires aux trois célibataires qui lui font la cour. Bref, la situation est tendue ; un petit incident fait éclater l'orage. Mme Lorbey a exprimé la volonté de partir dans les quarante-huit heures pour Cabourg. M. Lorbey s'oppose avec énergie à ce caprice ; la querelle devient bientôt si vive que Paul annonce sa résolution d'en finir et de se retirer, en attendant le divorce, chez une accueillante demi-mondaine. Juliette riposte à ce défi, en déclarant qu'elle se jettera le jour même dans les bras d'un de ses amoureux.

Cependant, nous ne sommes pas un instant inquiets de sa vertu. Quand nous la retrouvons, au bar du grand hôtel de Cabourg, elle nous apparaît telle que nous l'avions connue dans son salon : coquette, fantasque, impérieuse, frivole ; une honnête petite femme tout de même, qui se plaît à jouer avec le feu, mais qui ne veut pas se brûler. Elle a traîné derrière elle, avec sa mère, ses trois prétendants, dont M. Romain Coolus a dessiné d'amusantes silhouettes : un godiche, un bon jeune homme et un breilleur. Le mari, de son côté, est venu en compagnie d'une jolie demi-mondaine s'installer sur la belle plage normande, de sorte qu'il assiste, dans un fauteuil, à la lutte dont Juliette est le prix. Et l'expression n'est point métaphorique : c'est dans un fauteuil réel qu'installé confortablement, il suit d'un air détaché les péripéties du manège galant où son honneur reste tout de même intéressé. Et l'on n'est aucunement surpris de cette désinvolture : tels sont les privilèges de la comédie légère. Des propos un peu vifs que deux des *littérateurs* échangent en présence de Mme Lorbey l'inventent à son profit ; et cette démarche aboutit à une rencontre où il est légèrement blessé. Comment une femme résisterait-elle à ce gentil hommage ? En venant voir Paul dans le cottage qu'il avait loué pour sa maîtresse et dont celle-ci vient de fuir pour retourner à de meilleures amours, Juliette ne tarde pas à tomber dans les bras de son mari.

Ce dénouement cordial est préparé par Mme Ciriète, qui est la plus charmante des belles-mères. M. Romain Coolus a voulu produire au théâtre cette création adoucissante : une belle-mère sympathique. Et il y a réussi. Il est des

gendres qui voient dans leur belle-mère un portrait anticipé de leur femme et qui, à cause de cela, lui en veulent un peu et la considèrent comme une menace. Paul Lorbey regarde la sienne comme une promesse, car elle montre, avec abondance, les charmantes qualités qu'aura Juliette après avoir clos son quatrième septennat. Ces qualités, Juliette les a déjà en puissance, elle les porte en soi, tout entières ; mais elle ne le sait pas. Sa mère les présage. Aussi Paul se plat-il à cajoler, à caresser Mme Ciriète comme une annonciatrice. Ce type original a été composé avec un art très fin par Mme Augustine Leriché, qui l'anima de son entrain joyeux et de sa vigoureuse gaieté. Elle a été la joie de la soirée. On attendait avec curiosité les débuts de Mlle Clarens, qui arrivait au théâtre précédée d'une réputation de comédienne, conquise dans les salons. Mlle Clarens a obtenu le plus gracieux succès : on l'a applaudie avec sympathie. Cette jeune fille, qui abordait pour la première fois les planches, a montré tout de suite l'aisance et l'aplomb d'une artiste consommée. Elle possède une jolie voix, du mouvement, plus de mouvement même que d'expression. Les gestes gagneraient à être disciplinés par un professeur de maintien un peu rigoureux. Somme toute, Mlle Clarens a brillamment réussi ; elle sera, dans peu de temps, une de nos meilleures « jeunes premières ».

Le reste de l'interprétation est honorable avec Mmes L. Prince et Andrée Marly, Blanche Guy ; M. Coquet, assez drôle en vieux beau, et M. Hasti qui a des qualités, mais ne résiste pas assez à la tentation de rappeler Albert Brasseur.

Francis Chevassu.

Théâtre Royal de Dresde : Première représentation d'*Elektra*, tragédie en un acte de Hugo von Hofmannstahl, musique de Richard Strauss.

(De notre envoyé spécial)

Dresde, le 26 janvier 1939.

Une impatiente curiosité a précédé la première d'*Elektra*. Ceux-là même qui, après avoir été un instant subjugués par l'hallucinante séduction de *Salomé*, avaient éprouvé quelque désillusion à la réentendre, ceux-là même étaient plus intrigués que tous autres par un nouvel ouvrage, qui devait les confirmer dans leur opinion dernière, ou leur ménager une surprise.

C'est une surprise, et la plus imprévue, que leur réservait *Elektra*.

A l'horreur du sujet de *Salomé*, il semblait que tout simplement succéder l'horreur du poème de H. de Hofmannstahl ; et cet ordre se prêtait mal au renouvellement d'une manière entre toute accusée.

C'était mal prévoir ; mais qui pouvait supposer que le tremblement févrique du mirage s'évanouirait devant une pensée humaine, un sentiment, une pitié ?

C'est pourtant là ce qu'a révélé, en partie du moins, *Elektra*.

Et cette transformation n'est pas seulement sensible en apparence, dans le détail ; elle est plus profonde.

Certes, le musicien ne s'est point laissé gagner par une subtile modestie dans les « moyens » dont il use : la virtuosité joue dans *Elektra* comme dans *Salomé* un rôle prépondérant ; mais ce rôle ne paraît être cette fois qu'accessoire ; la mise en œuvre n'y est pas d'un moindre prestige. Elle irrite parfois encore par son outrance, mais le vertige physique cède à qui le domine. Alors qu'il menaçait de tout absorber, de substituer quelque fallacieux argument à une expression sensible et touchante, un élément est intervenu qui n'existait point dans *Salomé* ; un élément plus noble et plus pathétique que les plus fulgurantes audaces d'écriture ou d'instrumentation : un accord spontané et jailli de la musique, et qui, loin de crispier les nerfs, étreint le cœur et sait l'émouvoir.

C'est cette émotion, et la qualité de cette émotion, qui constituent l'événement essentiel de la soirée d'hier.

LE POÈME

Si la puissance dramatique de la musique avait besoin d'être prouvée ; s'il était utile de montrer une fois de plus qu'elle est capable, non seulement de commenter, d'exalter le pathétique de

l'action, mais de le prolonger, de le créer de toutes pièces, *Elektra* en serait le très éloquent exemple.

Guntram, *Feuersnot*, *Salomé*, appelaient directement le secours de la musique; les sens étaient satisfaits par elle; mais le cœur et l'âme lui demeuraient étrangers.

Le sujet d'*Elektra*, au contraire, est antimusical par son essence et son détail; rien n'y prédispose à d'autres sentiments qu'une horreur sans limite, et c'est précisément dans cette œuvre que le musicien s'est révélé à lui-même, qu'il a fait sourdre et palpitier une émotion qu'ignorait délibérément le poète; c'est dans cette œuvre encore qu'il a évoqué un mystère plus lourd et plus angoissant à coup sûr que les pires ricanelements de *Salomé*.

Quelle est donc cette *Elektra*? Nous la connaissons à Paris par la troublante réalisation qu'en a donné Mme Suzanne Després, à l'« Œuvre »; nous la connaissons sous la forme dramatique; point encore sous son aspect lyrique. A vrai dire elle n'a subi que de légères modifications; ses deux tableaux n'en forment plus qu'un; quelques coupures ont restreint son développement poétique et le compositeur en a prolongé la péroraison par la danse sacrée d'*Elektra*.

Elektra, en tant qu'œuvre littéraire, peut avoir des qualités de force et de couleur qu'il ne m'appartient point d'apprécier ici. Cependant pour mettre en évidence les plus belles qualités de la partition aussi bien que pour en expliquer les aspects plus artificiels, il est indispensable de dégager ceux des éléments du poème qui ont déterminé le plus directement la musique.

Il est presque inutile de parler ici d'hellénisme; rien n'en est plus éloigné que l'*Elektra* de M. de Hofmannstahl; en l'entendant, je songeais malgré moi à la petite maison de Goethe, à Weimar, d'où se dégage un si pénétrant parfum de classicisme bourgeois. Là aussi ont vécu des dieux et des héros de la Grèce antique; mais les Apollon d'irréelle beauté, les Diane au col gracieusement infléchi pouvaient contempler sans qu'il s'en effarouchât le Rosengarten du vieux poète; leurs moulages énormes et si blancs sont d'apparence un peu formulaire, il est vrai, et naïve et conventionnelle. Ils ont pourtant laissé filtrer au travers de leurs prunelles éteintes un peu de cette lumière blanche de l'Hellade qui brillait là-bas au printemps où naquit à nouveau Iphigénie. Et c'était un Allemand, lui aussi, qui lui redonnait le jour.

Mais cette fille de Clytemnestre eût semblé trop douce, ses plaintes d'une beauté trop pure pour le goût qui règne aujourd'hui en Allemagne. Ce qu'il importait d'imaginer pour saisir et bouleverser l'opinion, ce n'était point une douleur pénétrante, une tendresse discrète; c'était l'énorme dans l'horreur. M. de Hofmannstahl a puisé l'un et l'autre dans l'atmosphère lourde de sang qui enveloppe la légende des Atrides. Encore n'a-t-il extrait de cette légende que son épisode le plus horrible; et, de cet épisode, par la plus cruelle des synthèses, que le personnage le plus abominable: *Elektra*.

Et quelle *Elektra*! Ce n'est point la superbe *Elektra* d'Eschyle, dont la fureur et la haine enflamment le visage, mais qui n'abaisse point cependant sa tendresse de femme et paraît hésiter au moment même que va s'accomplir l'horrible paricide.

« Trai-je la flatter? Rien ne peut l'attendrir. Telle qu'un loup cruel son âme féroce ne saurait être adoucie. » Son amour fraternel ne consiste pas seulement dans l'attente d'un vengeur. Oreste est bien son frère, mais il est aussi et surtout le dernier de la race.

Ce n'est pas la touchante *Elektra* de Sophocle. Ecoutez son dialogue avec Clytemnestre; écoutez ses propos qui conservent encore du respect; elle éprouve l'invincible besoin de se justifier à elle-même le crime qui se prépare: « Les exemples honteux produisent des actions honteuses »; entendez ensuite les fiévreuses et tendres paroles qu'elle adresse à la mémoire d'Oreste. Son frère est mort; celui qu'elle nommait, dans un inconscient besoin de maternité « son enfant », Oreste n'est plus; elle ne songe plus un instant à assouvir sa vengeance; tout s'efface devant sa douleur fraternelle, et plus tard, lorsque Oreste apparaît, libérateur imposé par les dieux, l'horrible « Redouble si tu peux », l'épouvantable encouragement d'*Elektra* à Oreste assassinant sa mère, ne sera qu'un éclair sinistre dans l'instant d'exal-

AUX BOUFFES-PARISIENS — 4 fois 7, 28



M. Cazalis

Mme Lerichs

M. Coquet

tation suprême d'une action commandée par la fatalité.

Ce n'est pas non plus l'*Electre* d'Euripide. Pas un instant elle ne se révèle comme la fille d'Agamemnon ou la sœur d'Oreste. Nulle fatalité ne la domine, nulle passion autre qu'une haine frénétique. Est-ce la mort de son père qu'elle prétend venger? Elle le dit, mais on n'est point touché par ses paroles. Est-ce son frère qu'elle attend? Non point; c'est un homme, qu'elle espère musclé et hardi; un assassin, un sbire.

Il semble, à la voir agir, que ce qui la désespère, c'est de n'être plus traitée en fille de roi. Elle est sauvage, déguenillée, mais altière; ce qu'elle veut, c'est punir ceux qui l'ont dépossédée; elle a l'appétit de ceux qui convoitent l'or. Ce n'est ni une fille, ni une sœur, ni une femme, c'est une goule.

Pénétrez le décor de la pièce, son atmosphère, l'attitude de tous ses personnages.

La cour intérieure du palais d'Agamemnon à Mycènes; trois murs d'un gris sombre; fenêtres et portes ouvrent des perspectives plus sombres encore; les vantaux semblent défilés le temps; les baies semblent ouvertes sur je ne sais quoi d'hermétique et clos. Une pénombre aux reflets sanglants.

Le spectacle s'ouvre, se poursuit, se termine dans cette leur sinistre; l'action s'engage et se conclut dans une même agitation.

La frénésie s'empare dès ce début: coups de fouets qui cinglent les murmures apeurés des servantes. Une face convulsée se dresse et s'évanouit au seuil du palais: C'est *Elektra*: « Elle a des yeux lourds de venin, les chailles ont de ces yeux-là (1) »; elle a dit un jour aux esclaves: « Arrière, chennes, je n'ai besoin de vous pour lécher mes blessures »; elle dit aussi « je nourris un vautour en moi » et la servante a répondu: « Oui un vautour, et c'est pour le nourrir que tu cherches cadavre ».

Toute l'âme d'*Elektra* tient dans ces quelques mots.

Elle se lamente, elle hurle, « sa haine bave », « elle répond par des cris, par

des insultes », c'est « la bête qui s'endort repue, rien qu'à moitié, le muflin dans la proie ».

Elle ne désire pas seulement avec appétit la mort, juste mais horrible, de sa mère; elle ironise, elle bafoue; sphynx sanglant, elle ose lui proposer des énigmes dont la solution glisse dans le sang.

Aussi bien qu'elle aime dans Oreste l'homme fort qui la délivrera, ce qu'elle aime dans sa sœur Chrysothemis, c'est la femme robuste qui pourrait, elle aussi, tuer, si elle en avait la consigne.

Plus tendre et plus hypocrite, elle veut être pour elle, en échange du sang versé, « la gardienne de tous les jours ».

Plus encore, elle ose tenter Chrysothemis; ses espoirs d'hyménées.

La voici qui gratte la terre à la façon des bêtes, essouffée, rageuse, à la recherche de la hache qui immola Agamemnon.

A peine se détourne-t-elle de sa besogne obstinée pour répondre à l'étranger qui rampe au sol.

Et lorsque le crime est accompli, lorsqu'elle s'horreur est à son comble, elle danse.

Elektra est neurasthénique; et d'une neurasthénie qui n'a rien de dolent, de lassé, ni surtout de poétique; elle l'est, comme il convient ici, de façon démesurée, gigantesque, colossale. Si encore elle était seule de son espèce; mais tous semblent atteints du même mal; et jusqu'au paysage lui-même, jusqu'aux servantes qui paraissent agitées d'une névrose égale; qui ne marchent point, mais courent sans cesse, toujours agitées, à la leur frissonnante des torches, halant le bétail apeuré des sacrifices, ou éclairant la course frénétique de Clytemnestre. Elle aussi semble une Hérode fennelle; de ses songes, de ses angoisses, de ses brusques réveils dans la nuit, de ses propos haletants, émane une sorte de moiteur frénétique qui excite toujours l'horreur et jamais la pitié.

La folie semble s'être communiquée à l'amant-Roi, au superbe Egisthe; caricature sinistre; personnage tout de guingois, grelottant, hésitant, peureux, qui meurt comme un chien sans dents.

Tous délirent, halètent, grincent, vivent en une inexplicable et perpétuelle agitation.

Où sont l'émotion religieuse, qui seule rendait acceptable chez les Grecs l'horreur du sujet, la grandeur du geste d'Oreste, opposé mais soumis aux volontés du destin? Vous ne les surprendrez à aucun instant. *Elektra* eût pu s'appeler de toute autre sorte, son nom n'est qu'un prétexte; et son histoire, telle qu'elle apparaît ici, n'est, sous les apparences trompeuses d'un décor grec, qu'un fait-divers monstrueux.

Sa forme littéraire lui communique toute sa valeur; réduit à son ossature *Elektra* n'est qu'un livret vériste, fertile en coups de théâtre, saisissant à coup sûr, mais dont sont absentes et l'émotion, et la grandeur, et la poésie.

Ce sont là les qualités les plus indispensables à un poème de drame lyrique; et c'est pourtant avec ces éléments que M. Richard Strauss a écrit son œuvre, la plus forte et la plus émouvante.

Robert Brussel.

(A suivre.)

LA SOIRÉE

QUATRE FOIS SEPT : VINGT-HUIT AUX BOUFFES-PARISIENS

De mémoire d'auteur dramatique et de mémoire de soriste on n'a vu un titre aussi étrange, un titre aussi fait pour piquer la curiosité du public : c'est le type du titre-rébus, nous laissant devant l'énigme ou devant le programme les yeux et les méninges écarquillés.

4 fois 7, 28! Qu'est-ce que cette La Palicade pythagoricienne pouvait bien signifier? A quoi rimait ce titre incertain... et inaudible?

J'avoue que ce ne fut pas sans une certaine impatience que j'attendis la répétition générale.

Enfin, le 28 janvier (4 fois 7) arriva. Vers 8 h. 35 (5 fois 7) je descendis de chez moi et hélai le fiacre 450 (6 fois 7); lequel me conduisit aux Bouffes-Parisiens.

Je remis mon pardessus à une ouvreuse contre le numéro 21 (3 fois 7), gagnai le fauteuil numéro 15 (2 fois 7 plus 1) et achetai le programme pour la somme de 10 sous (2 fois 7 moins 4).

La salle était exceptionnellement élégante. Et comment en eût-il été autrement puisqu'il s'agissait de deux cérémonies sensationnelles

— une cérémonie théâtrale et une cérémonie mondaine — greffées l'une sur l'autre?

Car non seulement M. Richemond, le nouveau directeur du théâtre des Bouffes tout éblouissant de peinture fraîche et de supplément lumineux, pendait la crémaillère de son avènement avec une pièce de Romain Coolus, mais Mlle Dietz-Monnin, une charmante jeune fille du monde, prenait non pas le voile mais le cothurne sous le pseudonyme de Juliette Clarens.

Jusqu'à ce jour, Mlle Dietz-Monnin, bien que dévorée par le feu sacré, ne s'était risquée à jouer la comédie que dans les salons, mais la vocation devint, tout à coup, plus forte que les préjugés, et nous eûmes du jour au lendemain une gentille et adroite comédienne de plus.

Vous pensez, ma chère, si l'on est un peu venu, et si les papotages ont marché bon train avant le lever du rideau?

— Vous l'avez vue jouer déjà?

— Oui, chez les X...; elle était tout à fait charmante.

— Moi, je l'ai vue chez les Y... elle y a joué *Bohème* avec Bermingham et Marcel de Gerniny; elle était délicieuse...

— Chut! ça commence... La voilà! tenez, là, si svelte... Oh! la jolie robe!

C'est au moins de chez Paquin!

Mais déjà les spirituelles répliques de Coolus se croisaient comme les fusées d'un bouquet de feu d'artifice, et la débâcle allait, venait, parlait, se querelait, prenait possession de ces planches sur lesquelles elle avait tant désiré monter, avec une autorité et une aisance surprenantes et, en apparence du moins, dans le moindre « trac ».

Enfin, Mlle Juliette Clarens coiffa un délicieux chapeau de chez Charlotte, de la rue Royale, et sortit fort en colère en faisant claquer la porte!... Et le rideau baissa sur le premier acte.

Ce fut alors une ruée vers les coulisses de gens avides d'aller féliciter l'auteur et Mlle Clarens... Et ce fut le défilé de sacrilège, surprenant parisien!

Après le second acte, durant lequel s'affirma davantage encore le double succès de l'œuvre et de la jeune interprète, nous n'étions toujours pas renseignés sur la signification mystérieuse du titre. Il nous fallut attendre la fin du troisième et dernier acte pour apprendre de la bouche de l'amusante Augustine Leriche que la femme n'attendait sa perfection intellectuelle, physique et sentimentale qu'à 28 ans, c'est-à-dire après quatre transformations de 7 ans!

**

Après l'ovation finale, les rappels nombreux et la proclamation du nom de l'auteur, l'assistance mondaine, papotant de plus belle, se répandit dans la rue Monsigny.

Et moi je m'en allai à pied par la rue du 4 (une fois 7 moins 3) Septembre...

Un Monsieur de l'Orchestre.

COURRIER DES THÉÂTRES

Aujourd'hui:

A dix heures du matin, en l'église Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, service d'anniversaire pour le repos de l'âme de Mme Frédéric Fèvre.

Au Gymnase, à 5 heures, pour le onzième Samedi de Madame: *la Femme dans les sons*, causerie et audition de Mme Yvette Guilbert, avec le concours de M. G. Ferrari.

Ce soir:

— Aux Folies-Dramatiques, à 9 heures, reprise de *Véronique*. En tête d'affiche: Mmes Tariel-Baugé, Mariette Sully, Léonie Laport, M. Régard.

— Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures, premières représentations de: 1° *Un Concert chez les fous*, pièce en deux actes de MM. André de Lorde et Charles Foley;

Mmes M. Beilly, Mme Cantu, M. Barry, Muz, Mylène, Mme Béchot, Vatte, Mlle Ruz, Suz. Mérian, Mlle Zocci, Olivier, une infirmière. MM. R. Bussy, docteur Morard; Brizard, Gaston Cantu; Fred, Bernier; Desfosse, le maître d'hôtel; Louvigny, un reporter; Desmoulins, un journaliste.

2° *Gudule*, pièce de M. Yves Mirande: Mmes Suz. Mérian, Gudule; Mylène, Mme Lemoine.

MM. Desfosse, Varinot; Vernaude, Lemesle; Louvigny, le garçon.

3° *Chez Agathe*, pièce de MM. Alevy et Léon Sazie: Mmes Suzanne Mérian, Mme Agathe; Marcelle Barry, Blanche; Vatta, Lucette de Verbois; Olivier, Josephine.

MM. Desfosse, M. Edmond; R. Bussy, Rigolo; Desmoulins, le commissaire; Brizard, l'inspecteur; Riteau, le monsieur.

4° *Justice est faite*, pièce de MM. Maurice Prax et Gabriel Tilly: Mme Marcelle Bailly, Mme Clares.

MM. Louvigny, Backer; Gérard, Clares; Fred, De Lage; Desmoulins, le procureur; Vernaude, un domestique.

Demain, matinée à 2 h. 1/2, avec le même programme.

— A l'Opéra, à 8 heures, *Monna Vanna* (Mlle Lucienne Bréval, MM. Muratore, A. Gresse, Marceux, Cerdan, Nansen); *Coppélia* (Mlle Zambelli).

— A la Comédie-Française, à 8 h. 1/2, le *Foyer* (Mmes Bartet, Pierson, Anol, Lymnès, MM. de Féraudy, J. Truffier, Ravet, Croux, Grandval, Paul Numa, Jacques de Féraudy, Félix Huguenet).

— A l'Opéra-Comique, à 8 heures, 7^e représentation de l'abonnement du samedi (série A), *Sapho* (Mme Marguerite Carré, MM. Saligna et Jean Périer).

— A l'Odéon, à 8 h. 1/2, les *Grands Mmes* Lutz, Joanne Lion, Grunbach, Barsange, André Pascal, MM. Desjardins, Desfontaines, Denis d'Inès, Maupré, Chambreuil).

— Aux Variétés, à 9 heures précises, le *Roi* (MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Colombey, Moricey, Simon, etc., Mmes Marcelle Lender, Amélie Diéterle, etc.), et Mlle Lantelme dans le rôle de Marthe Bourdier.

— A 11 heures, au 3^e acte, la *Réception* officielle.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop malin* (Miles Chapelas, Harnold, MM. Rocher, Dupuis, Reusy).

— Au Théâtre lyrique municipal (Galté), à 8 heures, 3^e représentation de *Heymani* (Miles Yvonne Dubel, Bérat, Docia, MM. Affre, Boulogne, Paty, Féraud de Saint-Pol, Revaldi, Chacon, Norbert, Reiss).

— A la Renaissance, à 9 heures précises, *L'Oiseau blessé* (Mmes Eve Lavallière, Andrée Mégard, Juliette Darcourt, Jeanne Deslors, Antonia Huart, M. L. Herrouët, MM. L. Guity, A. Dubosc, V. Boucher, C. Mosnier, Fabrice).

— Au théâtre Réjane, à 8 h. 1/2, la *Course du Flambeau* (Mmes Réjane, Daynes-Grassot, Avril, Bernou, Fusier, MM. Signoret, Duguesne, Varenne, Montoux, etc., etc.).

— Au théâtre Michel, à 9 heures, pour les représentations de Mlle Armande Cassive, *Feu la mère de Madame* (Miles Armande Cassive, Châlon, MM. Harry Baur, Lacoste); le *Poulailler* (Miles Jeanne Thomassin, Renée Réjane, Juliette Margot, Mme Berthe Logrand, Mlle Mario Calvi, MM. Pierre Magnier, Henry Burget, Bouchez et Keller). On commencera par la *Comparaison* (Miles Depallin, Desly, MM. Brunière et Miller).

— Aux Capucines, à 9 heures, la 23-Z (Mlle Siamé), le *Médecin du cœur* (Miles Marguerite Brévil, Diane Hamond, Anne Perrey, MM. Carpentier, Orsy), *O qu'il An neuf!* revue gauleuse (Miles Thérèse Cernay, Spinelly, Dehennens, MM. Berthe, Prad, Darnley).

— A la Comédie-Royale, à 9 heures, *L'Edredon*, *Henriette ou les avantages de la lecture*, *Coiffeur pour dames* et *Turlututu, chapeau...* (Miles Alice Chérel, Paul Andot, Victor Henry, Rablet, Mmes Mario Calvi, Carina, Meyriem, Andrée Gladys, G. Gravier, etc.).

Hier:

Sango a réalisé hier, à l'Opéra-Comique, une des plus belles recettes de l'année. La belle œuvre de M. Isidore de Lara, si théâtrale et si colorée, a été chaleureusement applaudie.

De plus en plus, elle réunit tous les suffrages du public amateur des grandes œuvres lyriques. Mmes Fugère, Boyle, Mmes Chénal et Martyl se sont vu acclamer à chaque acte.

Dans tous les théâtres de Paris, le travail a été suspendu à l'occasion des funérailles de Coquelin. Comment eût-on pu répéter? Les trois quarts des artistes parisiens étaient à Pont-aux-Dames et apportaient un suprême hommage à leur illustre camarade.

Les « Vendredis de Femina ».

M. Edmond Colonne a fait hier, au théâtre Femina, le plus imprévu et le plus heureux des débuts. L'éminent chef d'orchestre se produisit pour la première fois comme conférencier: il parla de l'Art de l'orchestre. Un concert suivit où l'on applaudit le grand pianiste Raoul Pugno, les excellents cantatrices Mary-Mayrand, Maud Hellen, Olivier, Leininger-Devriès, Antoinette Louvois, comtesse Skarbeck, le ténor Smith, etc., etc. Mlle Donnay tenait le piano d'accompagnement.

Vendredi prochain continuera la série de ces débuts dans l'art de la conférence qui sont l'originalité exceptionnelle des « Vendredis de Femina ». Le célèbre peintre Antonio de La Gandara parlera de l'Art du portrait. D'excellents artistes réciteront des poèmes et des proses consacrés au portrait.

Demain:

La matinée de demain à l'Opéra-Comique verra une centième représentation, celle du *Jongleur de Notre-Dame*. A cette occasion, M. Lucien Fugère reprendra sa belle création du moine Boniface.

La *Habanera*, l'œuvre ardente et colorée de M. Raoul Laparra, accompagnera le *Jongleur de Notre-Dame*.

En raison de l'importance de ce spectacle, on commencera très exactement à une heure et quart.

Lesoir, *Manon*. Mlle Geneviève Vix chantera avec MM. Léon Boyle, Allard et Delvoys comme principaux partenaires.

Le théâtre du Jardin d'acclimatation reprendra demain les *Huguenots*. Le chef-d'œuvre de Meyerbeer aura pour principaux interprètes: Mmes Lyvenat, Vergonnet, Minviell.

Feuilleton du FIGARO du 30 Janvier

(27)

MÉTROPOLIS

XI

— Suite —

Et en effet les choses s'arrangèrent d'elles-mêmes. M. Hasbrook avait dit à son avocat qu'il avait déjà amassé pas mal de matériaux, et lui avait promis de lui communiquer son travail.

En arrivant à son cabinet ce matin-là, Montagu y trouva le dossier annoncé. Il avait plusieurs milliers de pages; en l'examinant, il fut consterné: tout le travail de préparation qu'il avait cru qu'on lui demandait était fait à fond; rien n'y manquait, ni la requête, complètement rédigée avec toutes les références et citations voulues, ni le projet de conclusions, ni les indications de procédure. Il y avait au moins dans ces papiers pour dix à quinze mille dollars de travail.

Il feuilletait stupéfait ces interminables pages dactylographiées au net. Il pouvait bien s'offrir autant de fêtes de Noël qu'on voudrait, s'il ne devait jamais avoir que des clients comme celui-là!

Il était tout de même un peu vexé. Il avait noté de lui-même certains faits qu'il retrouvait là, et il avait été fier de ses découvertes! Apparemment on ne voulait lui faire jouer dans le procès qu'un rôle de simple figuration.

Il appela M. Hasbrook au téléphone et lui demanda quel usage il devait faire des papiers qu'il avait reçus; le procès y étant préparé tout au long, devait-il

prendre à son compte ce travail tel quel? Impossible d'imaginer une réponse plus discrètement polie que celle de M. Hasbrook: le dossier avait été préparé à l'usage personnel de Montagu; il en tirerait le parti qu'il voudrait. Il pouvait à sa guise tout adopter en bloc, ou tout rejeter, ou utiliser ce qu'il lui plairait, comme base de son travail. Il était libre et tout ce qu'il lui plairait de faire serait bien fait.

Ainsi tranquilisé, Montagu écrivit aux Eldridge Devon pour accepter l'invitation en règle qu'il avait reçue d'eux. Dans l'après-midi il eut la visite d'Olivier, qui lui annonça qu'il viendrait le prendre le lendemain soir à huit heures pour l'emmener dîner.

— Nous allons chez les Jack Evans; les connais-tu?

Montagu savait seulement qu'une personne de ce nom possédait une compagnie de chemins de fer occidentaux.

— Est-ce celui-là? demanda-t-il.

— Oui, ce sont des gens un peu communs, mais immensément riches. Je t'expliquerai la chose demain; je t'achèterai de venir de bonne heure.

Il eut l'explication plus tôt qu'il ne pensait: le lendemain, dans l'après-midi, il reçut une visite bien inattendue, celle de Mme Winnie Duval.

Elle venait, apprit-il, de faire encore un héritage, mais fort chargé d'affaires, et elle avait cru devoir prier le nouvel avocat de les débrouiller. Elle espérait bien d'ailleurs, ajouta-t-elle, qu'il lui prendrait le plus cher possible, pour s'encourager. Il s'agissait du reste, d'une bagatelle: une centaine de mille dollars, tout au plus, d'une vieille tante de l'Ouest qu'elle avait perdue de vue.

L'affaire fut vite réglée et Mme Winnie n'eut plus qu'à demander à son avocat s'il était retenu à dîner le soir.

Il prononça le nom des Jack Evans. Mme Winnie se mit à rire:

— Ollie vous mène là? Vous allez bien vous amuser!

— Vous les connaissez?

— Non, Seigneur! Personne ne connaît ces gens-là, mais tout le monde connaît leurs histoires. Mon mari, naturellement, est en relations d'affaires avec le vieil Evans, et il trouve que ce n'est pas le premier venu. Mais sa famille, seigneur Dieu!

— Combien sont-ils donc?

— Eh bien, il y a la dame, deux grandes filles et un fils. Le fils est gentil, paraît-il. Le bonhomme s'est occupé de lui et l'a fait travailler dans ses bureaux. Mais je présume que l'éducation de ses deux filles lui a paru trop au-dessus de ses forces, car il les a envoyées dans une école des plus choisies, et je vous jure que vous trouverez difficilement des spécimens plus accomplis d'humanité architecturée!

— Mais quel besoin a donc Olivier de ces gens-là?

— Ce n'est pas lui qui a besoin d'eux, ce sont eux qui ont besoin de lui. Ils sont rongés d'ambition; ils sont venus se fixer ici uniquement pour se faire admettre dans la *Society*.

— Qu'est-ce à dire? pensez-vous qu'ils payent Olivier?

— Ça, je n'en sais rien; demandez-le à Ollie. Ils sont comme cela entourés d'un certain nombre de « petits frères des riches » qui leur tirent de-ci de-là quelques plumes.

La physionomie de Montagu s'assombrit; Mme Winnie s'en aperçut et fit un geste de la main.

— Mon Dieu! je vous ai froissé!

— Non pas précisément, je ne me froisse pas; seulement, mon frère me tracasse.

— Que voulez-vous dire?

— Il a de l'argent, et je me demande comment.

Elle le considéra quelques instants sans mot dire, puis:

— Il n'en avait donc pas quand il est arrivé ici? demanda-t-elle.

— Pas beaucoup.

— Alors, c'est qu'il en a tiré parti bien habilement, car nous l'avons tous cru riche.

Il y eut un nouveau silence; Mme Winnie le rompit encore:

— On voit bien que vous n'avez pas sur l'argent les mêmes idées que nous. Vous en apercevez-vous?

et de Palher, MM. Nivette (de l'Opéra), Anoret, Bourget, Durand et Andrieu.
On commencera à deux heures très précises.
Prix unique à toutes les places : 2 fr. 50. Location sans augmentation de prix.

Au jour le jour :

Mme Boyer de Laforay a commencé à répéter *Samson et Dalila* à l'Opéra.

Au Gymnase.

En présence des belles recettes réalisées ces derniers jours, M. Franck a décidé de jouer encore toute la semaine prochaine *Mlle Josette, ma femme*, qui connaîtra bientôt la 400^e représentation. Il y aura donc encore deux matinées, celle de demain et celle du dimanche 7 février.

C'est chaque soir devant une salle comble et enthousiaste que Mme Réjane, entourée de l'élite de ses artistes, joue la *Course du flambeau*. En présence d'un succès aussi éclatant et pour satisfaire à de nombreuses demandes, les représentations de la *Course du flambeau* seront prolongées jusqu'au mercredi 3 février inclus.

La répétition générale de *Trains de l'été*, la nouvelle comédie de M. Abel Hermant, est donc renvoyée au jeudi 4 et la première représentation au vendredi 5.

Dès aujourd'hui, un bureau spécial de location pour le nouveau spectacle est ouvert au public.

Demain dimanche, dernière matinée de la *Course du flambeau*, au théâtre Réjane.

Mme Constant Coquelin et son fils Jean ont été profondément émus des marques de sympathie qu'ils ont reçues à l'occasion de la perte irréparable qu'ils viennent de faire.

Ils s'excusent de ne pouvoir répondre maintenant à leurs amis, mais ils ont tenu, dans une circonstance aussi douloureuse, à vouloir donner l'expression de leur chagrin à leur douleur.

Interrompues depuis trois jours à cause du deuil qui frappait la troupe, les représentations de la *Femme X...* à la Porte-Saint-Martin recommencent ce soir, avec la belle distribution que l'on sait.

Demain, à 2 heures, matinée avec Mme Jane Hading, MM. Duval, Montoux, Laroche et Fabre en tête de la distribution.

Les *Vainqueurs*, l'œuvre puissante de M. Emile Fabre, viennent de paraître en librairie, et le succès est aussi grand, en librairie, qu'au théâtre Antoine.

On nous avise, de « L'Œuvre », que la répétition générale de *Perce-Neige* et les *Sépiolines*, conte en vers adapté de Grimm par M. Jeanne Dorville, maîtresse de scène de M. Massenet, ainsi que de la *Chaine*, de MM. Maurice Level et Jacques Monnier, est irrévocablement fixée à après-demain, lundi 1^{er} février, dans la salle Femina.

Mardi, première représentation.

Le théâtre Michel donnera, ce soir, la 70^e représentation de son grand succès : *Le Poulain*, l'illustre pièce de M. Tristan Bernard, avec ses créateurs, tous si remarquables. Ce soir commencent les huit dernières représentations de Mlle Cassive dans *Feu la mère de Madame*, l'originale pièce de M. Georges Feydeau, que la brillante artiste jouera pour la dernière fois en matinée demain dimanche.

Arsène Lupin atteindra, ce soir, à l'Athénée, sa cent vingt-troisième représentation. La vague de la pièce de M. Danneberg, écrite par Francis de Croisset, et Maurice Leblanc grandit chaque jour, au point qu'il est devenu de bon ton de l'avoir vue et de s'y être divertie.

Conformément aux traditions implantées à l'Athénée par M. Abel Deva, Arsène Lupin est toujours joué par ses créateurs, MM. André Brulé, Escoffier, Bullier, Lefaur, Benédicte, Mmes Laurence Duluc, Rosny, Germaine Ety.

A l'Ecole des hautes études sociales, M. Camille Le Senne fera une double conférence, la semaine prochaine, à Paris, sur le thème intitulé : *Le rôle de la science dans la civilisation*.

Constans en passant que la Comédie-Royale tient un énorme succès avec son nouveau programme. Tout Paris vient applaudir Mme Alice Bonheur, M. Galipaux, Mlle Mario Calvill, Mlle Jane Meyrieu, MM. Paul Ardot, Victor Henry, Rabiet et bien d'autres encore — dans les quatre pièces du spectacle. Quatre pièces ! quatre succès de fou rire !

Dans l'une d'elles : *Henriette*, M. Galipaux, admirablement secondé par Mlle Mario Calvill, déchaine dans la salle des rires inextinguibles. Ajoutez à cela que la revue *Turlututu chapeau...* pointe est tout à fait hors de pair !... Un de nos amis disait hier : « On n'a rien fait de mieux depuis *Ailleurs* de Maurice Donnay. »

Quand l'amour s'amuse, la délicieuse comédie d'Edouard Lévêque et de Paul Armont, observation si originale, si gaie, si curieuse, obtient un succès croissant au théâtre Mévisto.

Les silhouettes du trottoir, du notaire de province, du vieux clerc, du gouvernante, du viveur fatigué, du gigolo y sont dessinés d'une pointe sûre et d'une gaieté irrésistible.

De Dijon : La représentation du *Cid*, au bénéfice des sinistrés de Messine, avait attiré au théâtre un nombreux public. Le *Cid* était du répertoire de l'Opéra, l'intérêt de la représentation résidait surtout dans l'intention de M. G. Herbert, de l'Opéra, d'en faire une belle tenue, à la voix étendue et qui dit d'une manière impeccable. Il a été applaudi avec enthousiasme dans son entrée : « Ange ou femme », dans le duo du troisième acte et dans l'air : « Souverain ». C'est un artiste tout à fait consommé.

De Venise : Malgré sa grande sympathie pour Venise, Mme Sarah Bernhardt n'y était pas venue depuis plusieurs années. C'est dire la joie et l'enthousiasme des Vénitiens à l'annonce de l'arrivée de la grande artiste. Pendant toute la journée d'hier, la classe aux billets a été vive, malgré l'élévation des prix, et le soir le théâtre Goldoni présentait le coup d'œil des grands jours. Toutes les autorités de la ville étaient là, toute l'aristocratie et aussi, au complet, la nombreuse colonie étrangère venue pour la saison.

Mme Sarah Bernhardt a incarné magnifiquement le personnage de Jaccas dans *Les Bouffons* de M. Miguel Zamacois. Applaudie à chaque scène, elle a été l'objet à la fin d'une démonstration enthousiaste du public qui l'a rappelée plusieurs fois pour l'acclamer.

Serge Basset.

SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui : Université des Annales, 51, rue Saint-Georges, à 5 heures : « Le Trio et le Lied », conférence par M. F. Bourget. (Auditions de Mme Moll-Truffier et de tout Mesnier). Conférence musicale le mercredi 3 février, de 2 à 3 heures, ouverte au public.

Ce soir :

Aux Folies-Bergère, à 8 h. 3/4, précises, la *Revue des Folies-Bergère*, revue franco-anglaise de M. P. J. Fiers, 22 tableaux, 800 costumes (miss Campton, Marthe Lencu, Clara Faurons, Pougand, Maurel, Morton et... Marie Martville). (La Première Entente cordiale. Les Châtaux de la Loire).

— A l'Olympia, 1909 ! Des Femmes... rien que des Femmes... féerie-revue en 10 tableaux, de J. Redelsperger (Mmes Dancrey, Alleins, Foscolo, Palermine, Barkis, Borella, etc.). Footit et Mme Choclat. — Audition par ordre chronologique des dix derniers quatuors de Beethoven : Neuvième Quatuor (ut majeur) (Beethoven) le quatuor Gelsos.

— A la Scala, à 8 h. 1/2, *Béguin de Roi*, opérette (Polin, Sulbac, Max Morel, Rouvières, Fréjol, Lejal, Bruel, Anna Thibaud, Lucy Murgier, J. Bernal, L. Darleu, Lilla Declos, etc.).

— Au Moulin-Rouge, *En l'air, messieurs !* revue en 3 actes et 20 tableaux, de MM. H. Moreau et Ch. Quinel (MM. Lumbirino, Gilet, Groussin, Lissac, Mmes Loberg, A. Guerra, A. Gillet, L. d'Alba, Ellyneit, et les douze Manchester Babies).

— A l'Apollo, tous les soirs, 20 attractions sensationnelles et universellement célèbres.

— Au Nouveau-Cirque, le *Plus beau Hussard de France*, opérette acrobatique, équestre et nautique. Attractions sensationnelles.

— A la « Lune Rousse », 26, boulevard de Clichy (téléph. 587.48), l'opérette Bonnard-Bis, à 9 h. 1/2 : Numa Blés, Balha, P. Weil, Charlot, A. Stanislas, dans leurs œuvres. *L'Épave*, de Caran d'Aché, présentée par D. Bonnard. *Le loup*, revue en 1 acte, jouée par Lucy Pezet, G. Charlot, A. Lanté, E. Deary, Numa Blés, etc.

— Salle Charras (rue Charras), à 9 heures, « Cinéma d'Art » : *L'Assassinat du duc de Guise*, le *Baiser de Judas*, *Constantinople*, *Visions d'Orient* (en couleurs). Scènes comiques, etc. Matinées, jeudi, dimanche et fêtes.

Lettre ouverte de Pougand à ses petits amis

Vous m'écrivez tous pour me demander si vous pouvez venir voir la *Revue des Folies-Bergère*. Certes oui, mes chers petits amis, venez sans crainte avec vos familles, car vous pouvez tous la voir notre *Revue-Folie*. Il semble en effet qu'en l'écrivant, M. P. J. Fiers ait pensé à vous. Il n'y a pas un mot de gros, pas une situation ambiguë, pas d'allusion choquante, pas une note discordante, en un mot c'est la revue des familles, la vraie revue satirique, mordante, et toujours de bon goût.

Par exemple, vous y prendrez une incomparable leçon d'histoire. Toute la Renaissance, avec les splendides châteaux Chambord, Chenonceau, Chaumont, Azay-le-Rideau, Blois, défilent devant vos yeux éblouis. Vous y verrez François 1^{er} et Charles-Quint, Henri II, Catherine de Médicis, Ruggieri et ses sorciers, Henri III et le duc de Guise, puis le 10 août 1840, la Maison Dorée, Mimi Pinson, lord Seymour, Robert Macaire et Bertrand, etc. Enfin la première Entente Cordiale, la magnifique réception de Louis-Philippe par la Reine Victoria et le Prince Consort à Londres. Ce n'est pas tout, vous assisterez encore aux tribulations de M. de Merville, ministre de la Marine, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de l'Intérieur, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la Guerre, et de M. de Merville, ministre de la Justice, et de M. de Merville, ministre de l'Instruction publique, et de M. de Merville, ministre de l'Agriculture, et de M. de Merville, ministre de l'Industrie, et de M. de Merville, ministre de l'Commerce, et de M. de Merville, ministre de l'Art, et de M. de Merville, ministre de la

